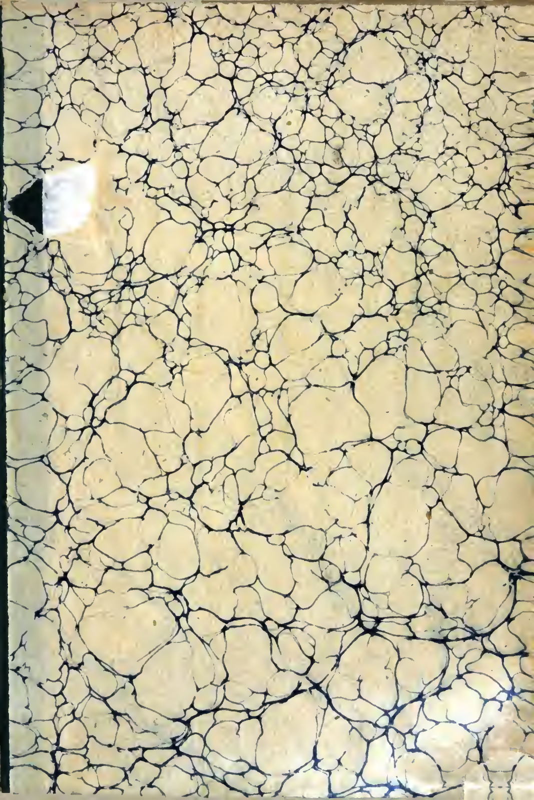
- PALLI



LA BELLE

AU BOIS DORMANT

DRAME

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville,
le 17 février 1865.

Mise en scène réglée par M. Vizentini.

Musique nouvelle de M. A. de Groot.

Décors de MM. Cheret, Zarra, Laloue et Robecchi.

Costumes exécutés par M. Sauvagot et Madame Prothais

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.

LA BELLE
AU BOIS DORMANT

DRAME

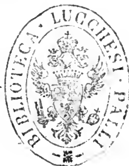
EN CINQ ACTES ET HUIT TABLEAUX

PAR

OCTAVE FEUILLET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE







PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1865

PERSONNAGES

GEORGES MOREL, maître de forges. . .	M. FRÉDÉRIC FEBVRE.
LOUISE, sa sœur.	Mlle JANE ESSLER.
OLIVIER-JEAN, marquis de Guy-Châtel .	M. FÉLIX.
BLANCHE DE GUY-CHATEL, sa sœur.	Mlle FRANCINE CELLIER
LA COMTESSE douairière de Penmarch..	Mme LAMBQUIN.
LE COMTE DE PENMARCH, son fils..	MM. PARADE.
LE VICOMTE DE PENMARCH, son petit-fils.	SAINT-GERMAIN.
PAUL DIDIER, peintre..	ARISTE.
HOEL, mendiant breton.	MUNIÉ.
JEANNICK, petit-fils d'Hoël, page de Blanche	Mlle LAURENCE.
PIGOIS, vieux contre-maître.	M. COLSON.
TINA, } jeunes filles attachées à Blanche.	Mmes BÉRINGER.
MARGUERITE, } jeunes filles attachées à Blanche.	ANNA.
ANNE, vieille femme au service de Blanche.	CAROLINE.
PLÉVIN, vieux fermier des Penmarch. . . .	RICQUIER.
MADELEINE, sa fille..	GABRIELLE DAMIS.
YVON PLÉVIN, son neveu, soldat	GRIVOT.
ALAIN, domestique des Guy-Châtel..	BASTIEN.
PIERRE, domestique de Morel.	ROGER.

DOMESTIQUES, OUVRIERS, MINEURS, PAYSANS ET PAYSANNES, JOUEURS DE CORNEMUSE, ETC.

La scène se passe de nos jours en Bretagne.

Toutes les indications sont prises de la gaucho du spectateur.

Les changements sont indiqués par des renvois.

LA

BELLE AU BOIS DORMANT

ACTE PREMIER.

Un parloir d'été au rez-de-chaussée. Ameublement un peu sec et sévère. Point d'objets d'art. Deux jardinières sans fleurs sur deux consoles, entre la grande fenêtre du fond. A gauche, le bureau de Louise; à droite, celui de Georges. Porte à droite. Porte au fond. On aperçoit à travers le vitrage du fond les hautes cheminées et tout l'appareil extérieur d'une usine.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGES, LOUISE, puis PIGOIS.

Georges est assis à droite devant son bureau. Louise est debout près d'une fenêtre à gauche, regardant au dehors.

GEORGES se lève, va au bureau de Louise, prend quelques papiers, et avant de se rasseoir, se retourne et regarde Louise.

Que regardes-tu donc, Louise? [1]

LOUISE.

Je regarde le château.

[1] Louise, Georges.

GEORGES.

Comment?... mais on ne le voit pas d'ici?

LOUISE.

Moi, je le vois.

GEORGES.

Tu sais bien haïr, toi.

LOUISE, s'approchant de son frère.

Bien haïr... seulement?

GEORGES.

Et bien aimer aussi, c'est vrai. (Il l'embrasse. Entre Pigôis, tenant d'une main un grand vélin sur lequel est dessiné le plan d'une machine, puis de l'autre main un paquet de lettres.)

PIGOIS[1].

Pardon, mademoiselle... pardon, monsieur Morel... Voilà le courrier. (Il pose les lettres sur le bureau de Georges.) C'est le jeune Duchemin qui est un peu embarrassé... voyez donc si c'est bien ça, monsieur?... (Il lui montre le dessin.)

GEORGES.

A peu près... mais la tige ne sort pas assez du cylindre... et puis... dis-lui de venir, au jeune Duchemin... ou plutôt, non, ne le dérange pas... je vais aller aux ateliers dès que j'aurai fini d'ouvrir mon courrier.

PIGOIS.

Bien, monsieur... (Il remonte, et redescendant près de Louise qui s'est assise devant son bureau, à gauche, d'un ton de mystère. [2]) Mademoiselle, est-ce vrai que votre frère va acheter le château?

GEORGES, qui commençait à parcourir les lettres, se retournant, et après avoir échangé un regard avec sa sœur.

Qui dit cela?

PIGOIS.

Ça se dit dans le pays... Ah! c'est toute l'usine qui serait fière, monsieur, de vous voir trôner là... et c'est votre père qui aurait

1. Louise, Georges, Pigois.
2. Louise, Pigois, Georges.

été content, pauvre homme!... Ça, c'était sa pensée intime... Pigois, me disait-il, si ce n'est pas moi, ça sera mes enfants... mais il faut que nous ayons le château et que le pays soit nettoyé de tous ces vieux restes de chouans qui passent leur temps à fêter sainte Paresse au fond de leurs bois... et à monter le paysan contre l'ouvrier...

GEORGES, se lève.

Tâche de ne pas monter l'ouvrier contre le paysan, toi, vieux Lascar!... tu sais que je ne veux pas de vos querelles...

PIGOIS, s'animant.

Mais, monsieur, c'est toujours eux qui commencent, et encore dimanche dernier...

GEORGES.

Allons, c'est bien!... et quant à ta nouvelle, je te prie de ne pas la répandre, attendu qu'elle n'est pas vraie. (Il se rassied à son bureau.)

PIGOIS.

Tant pis!... (Il remonte, se retourne avant de sortir, et échange un regard avec Louise qui semble lui faire entendre que la nouvelle est vraie. Il sort radieux.)

SCÈNE II.

GEORGES, LOUISE.

GEORGES, à son bureau.

Quelle étrange chose, n'est-ce pas, Louise, que ces pressentiments qui sont dans l'air?... (Ouvrant une lettre.) Ah! quelle bonne surprise, ma chère! Didier qui nous arrive ce matin! (Il se lève.)

LOUISE, distraite.

Didier? quel Didier?...

GEORGES, allant près de Louise, et laissant la lettre sur son bureau.

Comment! tu as oublié Didier, mon ami d'Amérique, ce peintre avec qui j'ai voyagé pendant près d'un an, là-bas?

LOUISE.

Ah! très-bien... oui! pardon!... Il va venir?

GEORGES.

Il m'annonce son arrivée pour ce matin... Depuis cinq ans qu'il me promet... c'est assez heureux... (Il retourne à son bureau.) Ah! ça, d'où vient-il donc? (Il regarde la lettre.)

LOUISE.

Il habite Paris, n'est-ce pas?

GEORGES.

Oui, mais il n'y est jamais... je n'ai jamais pu l'y rencontrer... Voyons, sa lettre est datée de Brest... S'il est venu par le bateau, il devrait être ici... (Allant à Louise.) Brave Didier! je suis enchanté de le revoir... un charmant esprit, un cœur d'or, un beau talent... seulement j'ai peur qu'il ne te plaise pas beaucoup, à toi... je dois te prévenir, ma chère, qu'il ne partage aucune de nos idées.

LOUISE, souriant.

C'est un aristocrate?

GEORGES, s'asseyant près de Louise.

C'est un artiste! Pendant tout notre voyage, pendant près de huit mois, nous n'avons pas été une heure sans nous quereller... Moi, j'admirais tout dans cette grande civilisation américaine... Lui, tout lui déplaisait... tout l'exaspérait... et nous nous adorions! Il faut te souvenir qu'il m'a positivement sauvé la vie, en me soignant jour et nuit, comme tu aurais pu le faire, pendant cette maudite fièvre que j'avais prise à la Nouvelle-Orléans... pour mon début...

LOUISE

Sois sûr qu'il me plaira.

GEORGES, se levant.

Je t'en prie... (Il l'embrasse.) Eh bien! je cours aux ateliers, et s'il arrive...

PIERRE, annonçant.

M. Paul Didier!

GEORGES.

Ah! (Il va au-devant de Didier.)

SCÈNE III.

GEORGES, LOUISE, DIDIER, un album à la main.

GEORGES.

Bravo! à la bonne heure!... Bonjour, mon ami[1]! (Il lui serre les mains.)

DIDIER.

Bonjour, cher ennemi!

GEORGES, montrant Louise, et le faisant passer près d'elle [2].

Ma sœur.

DIDIER, s'inclinant.

Mademoiselle!

GEORGES, prenant le chapeau de Didier qu'il va poser sur la jardinière, à droite.

Ah! ça, tu nous donnes quelques jours. j'espère?

DIDIER.

Deux heures, mon ami, simplement.

GEORGES.

Bah! ce n'est pas sérieux!

DIDIER.

Mon Dieu!... si... Imagine-toi que je me promenais tranquillement en Bretagne, et je comptais bien terminer mon excursion en passant une semaine avec toi... puis, brusquement, une dépêche me rappelle à Paris... pour une fête de famille que je ne croyais pas si prochaine... le mariage d'un frère... Bref, il faut que je prenne le train qui part aujourd'hui de Quimper... sais-tu à quelle heure?

GEORGES.

A trois heures... mais quelle contrariété!

1. Louise, Georges, Didier.
2. Louise, Didier, Georges.

DIDIER.

Et dis-moi : quel moyen de locomotion d'ici à Quimper?

GEORGES.

Mais je t'y conduirai... j'y ai affaire justement.

DIDIER.

Ah! très bien, alors!

PIGOIS, ouvrant la porte.

Monsieur, c'est le jeune Duchemin qui ne comprend pas... (Il reste à la porte.)

GEORGES.

J'y vais!... (Pigois sort.) Pardon, mon ami... on me réclame dans mes ateliers... viens-tu avec moi? Veux-tu voir mon usine?

DIDIER, mollement.

Volontiers, mon ami, volontiers!

GEORGES, riant.

Eh bien! non, non!... remets-toi! Je t'épargne la corvée pour aujourd'hui, va! ce sera pour ton prochain voyage... car tu reviendras, n'est-ce pas?...

DIDIER.

Je te le promets, mon ami.

GEORGES.

Eh bien! fais connaissance avec ma sœur pendant ce temps-là!... A tout à l'heure! (A Pigois.) Allons, viens! (Georges et Pigois sortent.)

SCÈNE IV.

DIDIER, LOUISE [1].

LOUISE, avec une cordialité tranquille.

Il y a bien longtemps, monsieur, que je désirais vous remercier de votre dévouement pour mon frère. Il me disait encore à

1. Louise, Didier.

l'instant qu'il devait la vie aux bons soins dont votre amitié l'avait entouré.

DIDIER.

Oh! mademoiselle !

LOUISE.

Quand il revint de ce long voyage, j'étais seule... Un affreux malheur nous avait enlevé notre père...

DIDIER.

J'ai su, mademoiselle...

LOUISE.

Si vous ne m'aviez pas conservé Georges, je ne sais ce que je serais devenue... Aussi, je suis bien heureuse de vous serrer la main... (Elle lui tend la main.)

DIDIER.

Mademoiselle!... (A part.) Elle est gentille... franche nature!... (Haut.) Du moins, mademoiselle, le bonheur vous est revenu tout entier avec Georges... car entre ses mains, cette usine créée, je crois, par monsieur votre père, a pris un développement magnifique... J'ai été vraiment surpris en arrivant de voir l'importance de cet établissement... C'est immense... c'est toute une ville...

LOUISE.

Oui, n'est-ce pas? Oh! mon frère dirige cela à merveille... Nous sommes en grand progrès... Nous luttons avec Indret, maintenant!

DIDIER, ne comprenant pas, mais affectant un vif intérêt.

Ah!... Ah! ..vous luttez avec Indret, vraiment?

LOUISE.

Oui, parce que nous avons sur Indret plusieurs avantages... D'abord, nous avons le minerai...

DIDIER, de même.

Ah! vous avez le minerai?... De bon minerai?

LOUISE.

Oh! très-bon... très-riche... Soixante à quatre-vingts pour cent.

DIDIER.

Autant que cela ?

LOUISE.

Au moins... et en outre, nous avons l'argile.

DIDIER.

Ah! l'argile aussi ?

LOUISE.

Sans compter un autre avantage essentiel... la proximité de Brest.

DIDIER.

C'est juste! c'est juste... Brest n'est pas loin, en effet... j'en suis venu ce matin moi, ainsi! hem! (Une pause embarrassée, puis il remonte à gauche en passant devant Louise [1].) Et ces beaux bois, mademoiselle, ces bois druidiques qui couvrent les coteaux à perte de vue, sont-ils à vous ?

LOUISE.

Pas encore; mais nous les aurons bientôt, j'espère, et nous pourrons en faire du charbon.

DIDIER.

Ah! vous en ferez du charbon... Mon Dieu!... certainement... le charbon est une chose... excellente...

LOUISE.

Surtout pour nous... car vous savez que certaines fontes demandent à être traitées par le charbon...

DIDIER.

Sans doute... sans doute !...

LOUISE.

Végétal.

DIDIER.

Végétal, bien entendu.

LOUISE.

Elles sont d'une qualité très-supérieure à celles qui se traitent par la houille.

1. Didier, Louise.

DIDIER.

Oh! très-supérieure... il n'y a même pas de comparaison... dit-on... hem! (A part.) Gentille... mais une conversation un peu sévère!

LOUISE.

Vous ne voulez pas vous asseoir?

DIDIER, avec effroi, à part.

Nous allons continuer? Oh! mon Dieu! (Haut.) Mademoiselle! (Il s'asseoit et Louise s'asseoit de son côté, moment de silence, après lequel Didier reprend avec gaucherie.) Ah! oui! oui! oui! Certainement... certainement! (A part.) Pas une idée! pas une!

LOUISE.

Vous dites, monsieur?

DIDIER.

Oh! rien, mademoiselle! Je disais... certainement... ce n'est pas une petite affaire... que de mener tout cela de front... Tous ces détails... C'est extrêmement compliqué!

LOUISE, souriant.

Quand on n'en a pas l'habitude, le goût, on le croit.

DIDIER.

Vous avez parfaitement raison, mademoiselle... le goût et l'habitude... voilà... en toutes choses...

GEORGES, au dehors.

Occupe-toi de cela, Pigois, et qu'on ne me dérange plus!

DIDIER.

Ah! c'est heureux! (Il se lève et place sa chaise près du bureau de Louise.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, GEORGES[1].

GEORGES.

Là, maintenant, tout à toi, mon ami... mais d'abord, as-tu déjeuné?

1. Didier, Georges, Louise.

DIDIER.

Oui, mon ami... J'ai déjeuné sur le bateau...

GEORGES.

C'est égal... Tu prendras le thé avec nous, n'est-ce pas ?

DIDIER.

Très-volontiers.

GEORGES.

Tu entends, Louise ?

LOUISE.

Oui, je vais donner des ordres.

GEORGES.

Le plus vite possible, n'est-ce pas ? Tu sais qu'il est pressé.

LOUISE.

Deux minutes. (Elle sort à droite.)

SCÈNE VI.

GEORGES, DIDIER[1].

GEORGES.

Eh! bien, mon camarade... (Il lui prend les mains.) Que penses-tu de ma sœur ?

DIDIER.

Elle est charmante, mon ami.

GEORGES, souriant, et le regardant dans les yeux.

Un peu américaine... eh ?

DIDIER.

Mais non...

GEORGES.

Mon Dieu! si! Je ne sais ce qu'elle a pu te dire, mais avoue qu'elle t'a déplu ?

1. Didier, Georges.

DIDIER.

Mon ami... je t'assure...

GEORGES.

Ah! c'est qu'elle a reçu une éducation un peu rigide, ma sœur... Mon père, qui était un énergique partisan de cette démocratie qui est notre religion, à nous autres, et que tu n'aimes guère, toi...

DIDIER.

Oh! là-dessus, mon ami...

GEORGES.

C'est entendu... Enfin, mon père a voulu pénétrer sa fille de toute l'horreur qu'il professait lui-même pour l'oisiveté et la frivolité habituelles des femmes... il l'a élevée comme moi... Nous avons été nourris des mêmes principes, forgés du même métal, tous deux... Comme moi, elle ne connaît qu'un plaisir et qu'un Dieu : le travail!... Elle n'a jamais lu qu'un seul poëte... qu'elle sait par cœur... le vieux et rude Corneille... Aussi, ce n'est pas une femme brillante, comme on dit... mais c'est un cœur héroïque... et une tête solide, va!... Sais-tu ce qu'elle a fait, cette enfant-là?... Quand mon père succomba... sur son champ de bataille... broyé par une de ces terribles machines qui étaient l'œuvre de son génie... j'étais, moi, à quinze cents lieues de France... Je n'appris sa mort, tu t'en souviens, qu'au bout de quatre mois... Juste à ce moment-là, il y avait dans notre industrie une crise effrayante... Mon père vivant, malgré tous ses efforts, notre usine se soutenait à grand' peine... lui mort, tout devait être perdu mille fois, et quand j'arrivai ici, je m'attendais à trouver non-seulement le deuil, mais la ruine... (Avec une énergie émue.) Eh! bien... cette enfant... elle avait pris la direction de tout, inspiré la confiance à tous... elle avait travaillé jour et nuit... elle avait!... Je ne sais ce qu'elle avait fait... mais elle avait tout sauvé, la fortune et l'honneur! voilà! Aussi je l'aime, vois-tu... Ah! nous sommes là deux orphelins qui nous aimons fièrement!

DIDIER, ému.

Brave fille!

SCÈNE VII.

Les mêmes, LOUISE.

LOUISE, entrant.

Voilà le thé. (Pierre apporte un plateau sur lequel se trouve tout ce qu'il faut pour prendre le thé, et dépose le plateau sur un guéridon.)

GEORGES.

Ah! très-bien!... veux-tu t'asseoir, Didier... Louise va nous servir. (Ils s'asseoient autour de la table, Louise au milieu[1].) Ah çà! mais tu ne me dis rien de ton voyage?... Et notre vieille Bretagne, répond-elle à tes espérances? (Louise sert le thé.)

DIDIER.

Parfaitement, mon ami... On croit être en Belgique!... c'est délicieux!

GEORGES.

Comment cela?

DIDIER.

Sans doute... partout dans la campagne des usines... des tunnels... des déblais et des remblais; dans les villes, des petits temples grecs servant de mairie, de tribunal ou de prison... sur les chemins des cantonniers, en chapeau ciré, qui cassent des pierres druidiques pour faire du macadam... voilà tout ce que j'ai vu en Bretagne, moi!... Au reste, mon cher, dans cinquante ans, grâce à vous, on n'aura plus besoin de voyager... on n'aura qu'à contempler, en fait de monuments, la Bourse, en fait de montagne, Montmartre, en fait de vallée, la plaine Saint-Denis, et on aura fait le tour du monde... Ah! le niveau du progrès!... Tiens, mon ami, ton progrès, plus je vais... (Il s'arrête brusquement et salue Louise.) Ah! pardon, mademoiselle!... pardon, j'oubliais...

GEORGES, riant.

Non! va! ne te gêne pas! je l'ai prévenue!... va!

1. Didier, Louise, Georges.

DIDIER.

Mademoiselle, je vous supplie de croire que je suis de mon temps; que j'en sais apprécier les bienfaits; que j'aime autant qu'un autre à voir mes semblables ne pas mourir de faim... de plus, je sais admirer les merveilles de l'industrie moderne... Ainsi certainement c'est un bel objet qu'un viaduc, qu'un pont en tôle, qu'un poteau de télégraphe, qu'une belle halle, qu'un bel abattoir même... mais il me semble qu'on pourrait conserver, çà et là, quelques vieux arbres, quelques vieilles églises, quelques vieux châteaux... et que ça ne ferait pas mal dans le paysage!

LOUISE.

Mon Dieu! monsieur, je vous avoue que les choses qui ne servent à rien et les gens qui ne font rien, ne me touchent guère!

DIDIER.

Ah! je vous demande encore dix millions de pardons, mademoiselle; mais voyons, vous figurez-vous que l'homme vive uniquement... de thé et de tartines?... Ne pensez-vous pas qu'il lui faut quelque chose de plus?

GEORGES, *riant.*

L'idéal! l'idéal! Dis-le, va!

DIDIER.

Eh bien! parfaitement, l'idéal!

GEORGES.

C'est ça! le voilà!

LOUISE.

Qu'est-ce que c'est que l'idéal?

GEORGES.

Ma chère, en langue vulgaire, c'est l'inutile!

DIDIER.

Parfaitement encore! j'accepte ta définition! L'idéal, c'est l'inutile!... ce qui ne se mange pas... les fleurs, par exemple! car, suivant vous... la nature s'est trompée... elle n'aurait dû faire que des légumes... elle a fait des fleurs... elle a eu tort, c'est bien! Mais je

pense moi, que vous dédaignez trop ce superflu... et qu'en détruisant radicalement partout l'esprit, la poésie du passé, au lieu de lui faire une place au milieu des grandeurs du génie moderne... vous dépassez le but... et que votre société n'en sera ni meilleure ni plus heureuse! *Dixi!*

GEORGES.

La poésie du passé! Ah çà! voyons donc, bourgeois que tu es... car tu es un bourgeois comme moi, mon cher, et tu l'oublies trop... la poésie du passé, sais-tu bien ce que c'est? Ah! si tu la voyais comme tes pères l'ont vue, et comme je la vois encore tous les jours, moi, non pas à l'état de souvenir, mais debout, vivante, militante et oppressive! Tiens!... Elle est là à deux pas... car nous sommes ici, mon cher, sur les limites extrêmes de la civilisation... là, derrière ces bois, commence la Cornouaille, un pays de montagnes où palpite encore un reste de cette vieille Bretagne que tu regrettes, avec ses mœurs, ses costumes, ses danses, ses chants, tous ses prestiges... mais aussi avec ses superstitions, son ignorance, ses paysans sauvages, sa noblesse insolente! Ah! si depuis soixante ans, toi et les tiens, vous luttiez, comme nous autres, pied à pied, contre les préjugés, l'opiniâtreté et l'arrogance aveugle de ce passé... tu ne l'appellerais ni la poésie ni l'idéal, tu lui donnerais son vrai nom : la barbarie!

DIDIER.

Ah! laisse donc!

GEORGES, *poursuivant avec feu.*

Et alors, tu oublierais vite tes rêveries de dilettante et d'artiste..., tu redeviendrais Jacques Bonhomme, comme ton père! et indigné comme nous, outragé, entravé dans tous tes efforts vers le bien et vers l'avenir, tu n'aurais plus qu'un rêve... attaquer ce passé dans ses dernières retraites, mettre la hache dans ces vieux bois pour y faire entrer le soleil, et t'asseoir en maître dans le château qui les couronne!... le château de la Belle au bois dormant, comme nous l'appelons.

DIDIER.

De la Belle au bois dormant... pourquoi?

GEORGES.

Parce qu'il y a, dedans, une demoiselle qui dort depuis cinq cents ans.

DIDIER.

Est-elle bien conservée, d'ailleurs?

GEORGES.

Elle paraît... vingt-deux ans.

DIDIER.

Et elle est jolie?

GEORGES, riant, à sa sœur.

Est-elle jolie, Louise?

LOUISE.

Moi, je la trouve laide!

GEORGES, à Didier.

Toutes les femmes se trouvent laides entre elles... tu sais... La vérité est qu'elle est très-jolie... pas brune... Louise! pas brune, mais très-jolie! (On entend des clameurs et un bruit de querelle au dehors. Georges se lève.)

LOUISE.

Qu'est-ce donc?

GEORGES, regardant au fond.

On se querelle, il me semble...

LOUISE, voyant Didier se lever.

Vous ne voulez plus de thé, monsieur?

DIDIER.

Je vous remercie, mademoiselle.

GEORGES, à la fenêtre.

Ah! c'est encore le père Hoël qui se dispute avec mes ouvriers... Louise, sonne Pigois! (Louise frappe deux coups sur un timbre. (A Didier.) Je te demande pardon, mon ami. (Entre Pigois, puis un domestique qui sur un ordre de Louise enlève le guéridon et le place au fond près de la fenêtre. Le domestique sort.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, PIGOÏS.

GEORGES.

Eh bien! qu'y a-t-il encore?

PIGOIS.

Monsieur, c'est le père Hoël qui traversait la cour... il nous a appelés païens, alors, nous l'avons appelé vieux chouan, voilà tout.

GEORGES.

Tu sais que je ne veux pas qu'on maltraite ce vieillard... que cela ne recommence pas... Fais-le venir ici, le père Hoël. (Pigois sort en murmurant.)

SCÈNE IX.

GEORGES, LOUISE, DIDIER, puis PIGOIS.

GEORGES, redescendant, à Didier; Louise est retournée à son bureau.

Tiens! justement, je veux te faire voir un des représentants de ton cher passé!... il te plaira, à toi... beaucoup de cachet!

DIDIER.

Qui est-ce donc?

GEORGES.

Bah!... une sorte de mendiant volontaire, moitié saint, moitié sorcier... braconnier même avec le privilége du château... là bas, qui lui passe tout... moyennant sa fidélité aux vieilles mœurs... et son dévouement à la famille... une existence du treizième siècle égarée dans le dix-neuvième... nous avons encore de ces originaux-là dans ce coin du monde... Tiens, le voici! (Il va s'asseoir à son bureau.)

PIGOIS, ouvrant la porte.

Entrez!

SCÈNE X.

GEORGES, DIDIER, LOUISE, HOEL, grande taille; cheveux gris tombant sur les épaules, chapeau à larges bords; tout vêtu de toile blanche à la mode bretonne.

HOËL, il se redresse et se pose en entrant dans une attitude un peu théâtrale familière aux paysans bretons de race pure, et dit gravement.

Salut!

DIDIER.

Ah! mais... il est superbe, il faut que je le dessine... vous permettez, mademoiselle?

LOUISE.

Certainement. (Didier dessine. [1])

GEORGES.

Eh bien! père Hoël, pourquoi donc appelez-vous mes ouvriers païens?

HOËL, tristement.

Parce qu'ils n'entendent pas les cloches chanter.

GEORGES.

Ceci les regarde... ils sont libres... il me suffit, à moi, qu'ils entendent chanter la cloche de mon usine... Et pourquoi ne m'avez-vous pas envoyé vos enfants et vos petits-enfants, comme je vous l'avais demandé... j'en aurais fait de bons ouvriers... Vous avez mieux aimé en faire des domestiques, vous, vieux vassal?

HOËL.

J'ai mieux aimé.

GEORGES.

Est-ce que vous n'êtes pas bien portant... vous êtes tout pâle?

HOËL, passant la main sur son front.

La tête malade!

1. Didier, Louise, Hoël, Georges.

GEORGES.

Quelque névralgie que vous aurez prise dans vos courses de nuit... Eh bien ! il faut aller à l'infirmerie de l'usine... On vous donnera quelque chose pour vous guérir.

HOËL.

Ça peut guérir, ça ne console pas.

GEORGES.

Et qu'est-ce qui vous attriste, voyons ?

HOËL, secouant la tête douloureusement.

Plus de bon Dieu ! (Didier le regarde.)

GEORGES.

Comment plus de bon Dieu ?... Qu'est-ce que cela signifie ?... Est-ce que le monde ne devient pas meilleur tous les jours, voyons... soyez donc juste pour votre temps, père Hoël. . est-ce qu'il n'y a pas moins de pauvres qu'autrefois sur terre ?

HOËL.

Moins de pauvres... pas moins de malheureux !... Le pain n'est pas tout !

DIDIER.

Ah ! mais je vais l'embrasser, moi, ce bonhomme-là, s'il continue.

HOËL.

Autrefois, tout autour d'ici, c'était comme un paradis... de l'eau et de la verdure... des fleurs et du soleil... des danses et des chansons... tout ce qui réjouit le cœur... à présent, partout du charbon et de la ferraille comme en enfer!

DIDIER.

Bravo !

GEORGES.

Mais en fait de verdure, est-ce que les bois du château ne vous suffisent pas ?

HOËL, son accent s'élève et devient peu à peu menaçant.

Ah ! ça... les bois du château, il ne faudrait pas y toucher, ni au château non plus... ni à ceux qui l'habitent... à la demoiselle

surtout... car c'est la fille de nos vieux seigneurs... et une sainte fille... et la reine du pays... et il y en a bien qui aimeraient mieux voir couler tout le sang de leurs veines, que de la voir pleurer!... Non! il ne faudrait pas y toucher... ou il y aurait un malheur! (Louise, qui était assise se lève. Didier a cessé de dessiner.)

GEORGES, avec gravité.

Quel malheur y aurait-il?

HOËL.

Il y a là-haut sur la lande la pierre qui conseille... elle conseillerait!

GEORGES, se lève.

Oui, et on verrait le coq rouge, n'est-ce pas?... (A Didier.) l'incendie.

HOËL.

Ou la rosée rouge.

GEORGES.

Ah!... C'est bien, père Hoël, voilà pour boire à ma santé! (Il lui offre de l'argent.)

HOËL, tendant la main.

Donnez... (Georges lui donne l'argent) cela pourra servir...

GEORGES, le regardant.

A quoi?

HOËL.

A faire dire des messes.

GEORGES.

Pour qui?

HOËL, regardant Louise et Georges.

Salut! (Il remet son chapeau et sort; on le voit jeter un dernier regard sur les personnages en passant devant la fenêtre.)

SCÈNE XI.

GEORGES, DIDIER, LOUISE [1].

(Moment de silence embarrassé.)

LOUISE.

Dis-moi, Georges : voici l'heure de l'école... je vais voir ce qui s'y passe... vous ne partez pas encore, n'est-ce pas?

GEORGES.

Dans vingt minutes à peu près... Fais atteler, je te prie, mon enfant.

LOUISE, à Didier.

Je vous dirai adieu, monsieur. (Elle sort.)

SCÈNE XII.

GEORGES, DIDIER.

GEORGES, allant à Didier.

Eh bien! ton bonhomme moyen-âge, qu'en dis-tu?

DIDIER, avec énergie.

Mais, mon cher, à ta place, sais-tu que je le ferais arrêter, moi, cet animal-là!

GEORGES, riant et s'asseyant à droite du bureau de Louise, Didier à gauche.

Bah! vraiment... pourquoi donc, pauvre bonhomme?

DIDIER.

Je n'ai pas voulu t'en parler devant ta sœur; mais il t'a positivement menacé de mort, tu sais, avec sa rosée rouge?

GEORGES.

Ma sœur a parfaitement compris, va! Mais nous sommes un

1. Didier, Louise, Georges.

peu habitués tous deux à ces menaces, rarement suivies d'effet, quoiqu'on ait tenté plus d'une fois de mettre le feu chez moi... Je te l'ai dit... les deux principes, le vieux monde et le nouveau sont ici directement en présence... ils se choquent, et les flammes jaillissent. Tu dois comprendre que je m'anime un peu moi-même à ce jeu-là?

DIDIER.

Mais enfin, qu'est-ce que c'est donc que cette histoire? qu'est-ce que c'est donc que ce château, cette famille, cette jeune fille, dont il parlait?

GEORGES.

La Belle au bois dormant? Cette famille, mon ami, c'est la famille de Guy-Châtel, une des plus vieilles maisons de Bretagne, qui possédait jadis toute la contrée... Cette jeune fille, c'est mademoiselle Blanche de Guy-Châtel, qui a pour frère le marquis Olivier-Jean, mon ennemi intime : lui, hautain et goguenard, fort chasseur devant l'Éternel, s'égayant le matin à enlever une pièce de cinq francs à trente pas entre les doigts de son garde; elle, jouant à la châtelaine féodale, immobile et impassible dans tout l'orgueil, dans tous les préjugés, et, si tu le veux, dans toutes les vertus de sa race... Tous deux conservateurs fanatiques des vieilles mœurs de ce passé qui était leur empire... Or, mon grand-père, à moi, était forgeron ; il raccommodait les roues de leurs voitures... Tu juges de quel œil ils ont pu voir, de génération en génération, l'accroissement de notre fortune et de notre importance dans le pays... et tu comprends assez quels ont été depuis cinquante ans les sentiments réciproques et les relations de nos deux familles... luttes d'influence, de richesse, de bienfaits même... et puis, tout ce qui envenime, froissements de voisinage, mauvais procédés, rivalités de femmes, etc. Bref, une bataille d'un demi-siècle, qui va se terminer aujourd'hui fort à leur désavantage .. car ce soir, j'entre dans leur château par la brèche!

DIDIER.

Comment cela?

GEORGES.

C'est très-simple. Quand le marquis actuel, Olivier-Jean, hé-

rita, la fortune était déjà très-embarrassée. Sa sœur, par un procédé assez à la mode dans ce monde-là, renonça à sa part de succession pour que le chef de la famille pût mieux en soutenir la dignité. Voyant cela, le marquis s'est piqué d'honneur: il a fait de sa noble sœur une sorte d'idole; il a flatté à grands frais toutes les fantaisies, toutes les manies de la jeune fille; il lui a donné des chevaux, des suivantes, des pages, des palais de fleurs... est-ce que je sais ?

DIDIER.

Mais c'est très gentil, très-touchant, cela !

GEORGES.

Très-touchant. — Pendant ce temps-là, il continuait sa lutte avec moi... Si je fondais une école, il réparait l'église; si je donnais une pompe à la commune, il donnait deux cloches à la paroisse; moi, vingt mille francs à la salle d'asile, lui, le double au couvent. Joins à cela une inexpérience enfantine en affaires, des emprunts désastreux, un intendant par-dessus le marché... La ruine enfin, à toute vapeur !

DIDIER.

Pauvres gens !

GEORGES.

Eh bien ! j'eus la bonté de lui tendre la perche... Je manquais d'espace pour ma colonie grandissante. J'avais besoin, d'ailleurs, de ses bois, de ses étangs. Je lui proposai de les acheter... très-cher. Il refusa. J'allai jusqu'à lui offrir une association entre nous. Bah ! il ne daigna pas même me répondre... Ma foi ! poussé à bout, j'ai acheté ses dettes... je me suis rendu son principal créancier... Je vais aujourd'hui à la ville accomplir une dernière formalité... puis ce soir, je le saisis mort ou vif sur son fauteuil seigneurial ! (Il se lève.)

DIDIER.

Eh bien, mon ami, je regrette que tu fasses cela.

GEORGES.

Pourquoi ? Si je ne le faisais pas, un autre le ferait, et plus durement, je t'en réponds !

DIDIER, se lève.

Mais, voyons... j'ai une grande idée, moi... La jeune fille est jolie, m'as-tu dit?...

GEORGES.

Est-ce que je sais? Est-ce qu'ils m'ont jamais fait l'honneur de m'adresser la parole! — Je la vois passer de loin à cheval, avec son frère... en velours bleu, avec une plume blanche!

DIDIER.

Tu m'as dit qu'elle était jolie.

GEORGES.

On me l'a dit.

DIDIER.

Eh bien! fais une chose poétique une fois en ta vie : au lieu de la ruiner, épouse-la!

GEORGES.

Moi!... Mais, mon cher, elle me regarde comme un serrurier, moi! Aux yeux de cette enfant qui n'est jamais sortie de son château enchanté, je suis le représentant suprême de toute cette société moderne qu'elle abhorre, de tout ce qui blesse ses sentiments. de tout ce qui la trouble et la dérange dans son rêve éternel. Je lui représente, à moi seul, Voltaire, la Révolution, la bande noire, la presse, les chemins de fer... est-ce que je sais?... le diable enfin!...

DIDIER.

Allons! bah! Tu en ferais une folle!...

GEORGES, regardant à sa montre.

Ah çà! mon ami, il faut que nous partions! (Il prend son chapeau, accroché à une patère à droite.) Non! pas folle du tout!... C'est que tu n'as aucune idée, vois-tu, de l'entêtement et de l'aveuglement, naïfs ou volontaires, qu'on rencontre encore au fond de certaines gentilhommières de ce pays... Tiens, à deux pas du château, il y a le manoir... des cousins des Guy-Châtel, et plus ruinés encore... les Penmarch, la vieille comtesse, son fils et un petit-fils... Eh bien, mon cher, c'est encore pis! Ils n'ont jamais lu un journal... Ils passent leur vie à pêcher à la ligne... Ils tomberaient de la

lune qu'ils ne seraient pas plus étrangers aux choses de ce monde... Tu leur dirais que l'Amérique est découverte... tu les pétrifierais d'étonnement !...

DIDIER, riant.

Allons, mon ami !

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE, entrant à la hâte [1].

Georges ?

GEORGES.

Quoi donc, ma chère ?

LOUISE.

Le marquis de Guy-Châtel qui te demande.

GEORGES.

En personne ! Ah ! ah ! le lion est aux abois !... Mais je ne veux pas le voir avant d'être sûr de mes faits et de tenir mes armes prêtes... Je ne saurais que lui dire...

LOUISE.

Il faut le renvoyer ?

GEORGES.

Attends !... Je ne voudrais pas le blesser non plus... Ma voiture est devant la grille du jardin, n'est-ce pas ?

LOUISE.

Oui.

GEORGES.

Eh bien ! écoute... tu vas le recevoir, toi... poliment, tu entends !... Tu vas lui dire que je suis à la ville, et qu'aussitôt revenu je compte me présenter chez lui... sans autre explication. — Mais sois polie, n'est-ce pas ?

1. Didier, Louise, Georges.

LOUISE.

Mais certainement, mon ami.

GEORGES.

Sois polie... Mais s'il n'était pas convenable, lui, tu sonnerais Pigois, et tu le ferais mettre à la porte.

LOUISE, souriant

N'en doutez pas, seigneur !

GEORGES, hésitant, à part.

J'ai l'air de me sauver, moi... Cela m'ennuie... Bah ! je le retrouverai dans un moment face à face. (A Didier.) Eh bien! viens-tu, mon ami... Nous sortons par là. (Il montre la droite et va à son bureau prendre quelques papiers.)

DIDIER, saluant Louise.

Mademoiselle!...

LOUISE.

Vous n'oublierez pas votre promesse, monsieur, vous reviendrez?...

DIDIER.

Oui, mademoiselle. (Il remonte vers la jardinière à droite pour prendre son chapeau, il s'arrête, et souriant.) Seulement, permettez-moi de vous demander une grâce, au nom de mon amitié pour votre frère.

LOUISE.

Une grâce ?

DIDIER.

Mademoiselle, je m'en vais pénétré d'estime et d'admiration pour vous... car je sais tout ce que vous valez... Mais, je vous en prie... (Montrant les jardinières vides.) mettez des fleurs dans ces jardinières!

LOUISE, riant.

Soit! je tâcherai d'y penser!

GEORGES, à Didier.

Viens-tu, mon ami. (Ils sortent à droite.)

SCÈNE XIV.

LOUISE seule, puis PIERRE.

LOUISE sonne, Pierre entre.

Faites entrer M. le marquis de Guy-Châtel!

PIERRE.

Bien, mademoiselle. (Il sort.)

LOUISE. Elle rêve un peu, puis en souriant, avec un accent contenu de triomphe et de joie.

Je suis contente!... Mais il faut être calme... mon frère le veut. D'ailleurs, ils sont malheureux!

PIERRE, annonçant.

M. le marquis de Guy-Châtel!

SCÈNE XV.

LOUISE, LE MARQUIS[1], en costume de chasse, houzeaux de cuir, large pantalon de velours entrant dans la botte.

LE MARQUIS, après avoir salué.

Mademoiselle, c'était monsieur votre frère que j'espérais avoir l'honneur de rencontrer.

LOUISE, après avoir regardé avec affectation la toilette sans façon du marquis.

Je le vois bien, monsieur.

LE MARQUIS, légèrement décontenancé.

Sans doute... je suis venu en toilette du matin... en chasseur... en voisin... ne m'attendant pas à la grâce que vous me faites, mademoiselle!

1. Louise, le marquis.

LOUISE.

Si vous voulez vous asseoir, monsieur?

LE MARQUIS.

Mademoiselle! (Il s'asseoit.) Hem!

LOUISE.

Mon frère est à la ville, monsieur, mais je sais qu'il se propose de se présenter chez vous dans la journée, et de vous demander un moment d'entretien.

LE MARQUIS, avec un léger accent de hauteur et d'ironie.

Il me fera le plus grand plaisir, mademoiselle, car je serai enchanté d'apprendre de lui en vertu de quelle singularité il s'est appliqué depuis quelque temps à collectionner tous les billets signés de ma main.

LOUISE.

Mon Dieu, monsieur le marquis, quand on fait des billets, on doit s'attendre qu'ils seront négociés... Et les vôtres ne sont pas tellement recherchés sur la place, qu'on ne puisse s'en procurer, quand on y tient.

LE MARQUIS.

Si mes billets ne sont pas recherchés sur la place, j'en suis sincèrement surpris, mademoiselle, car ils portent le nom d'un homme qui n'a jamais manqué à sa parole.

LOUISE.

Sans doute, monsieur. Mais à l'impossible nul n'est tenu.

LE MARQUIS.

Oserai-je vous demander, mademoiselle, le sens de l'énigme que vous daignez me proposer sous cette formule?

LOUISE.

Je veux dire, monsieur, qu'avec la meilleure volonté du monde de tenir vos engagements, vous pourriez bien finir par y manquer, malgré vous; car enfin votre propriété de Guy-Châtel vaut, je crois, cinq à six cent mille francs... Elle est hypothéquée pour les deux tiers..., vous avez fait des billets pour l'autre tiers, ou à peu près... Quant à votre propriété de Carhaix, elle a été vendue, je pense, il y a trois mois?...

LE MARQUIS.

Mademoiselle, vous paraissez être fort au courant de mes affaires d'intérêt!

LOUISE.

Mieux que vous, j'en ai peur.

LE MARQUIS, à part.

Elle est extraordinaire! (Haut.) Enfin, mademoiselle, pour ne pas éterniser un entretien qui, jusqu'ici, ne tourne pas à mon avantage, auriez-vous la bonté de me laisser pressentir les intentions de monsieur votre frère?

LOUISE.

Il vous les dira.

LE MARQUIS.

Sont-elles conciliantes?

LOUISE.

Mais les moyens de conciliation ont été, je crois, épuisés, monsieur... Ainsi, mon frère vous avait proposé d'acheter vos bois, vos étangs, dont il avait besoin...

LE MARQUIS, un peu amer.

Mes bois et mes étangs, simplement; oui... Mon Dieu, mademoiselle, que voulez-vous? Nous sommes pétris de préjugés et de faiblesses dans notre famille... ces bois renferment mille souvenirs qui nous sont chers et sacrés... Nous y avons même dans la chapelle quelques tombeaux de nos ancêtres... Ce sont de ces vieilles choses auxquelles on ne tient guère maintenant, mais que nous préférons, nous autres, à l'argent qu'on en peut tirer.

LOUISE.

Oui?... Enfin, mon frère vous avait offert une association...

LE MARQUIS.

Oui, mademoiselle, que j'ai dû refuser par délicatesse... car n'entendant rien au commerce des fers... j'aurais été pour monsieur votre frère un fort mauvais associé.

LOUISE.

Oui! en un mot, vous ne désiriez pas ajouter à tous vos titres celui de maître de forges.

LE MARQUIS.

Franchement, mademoiselle, cela me ferait de la peine. Je ne suis pas ambitieux, j'ai coutume de m'appeler simplement Olivier, quinzième marquis de Guy-Châtel, et je m'en contente.

LOUISE.

Vous êtes marguillier, je crois, cependant, en outre?

LE MARQUIS, *plus hautain.*

Oui, mademoiselle, et je m'en fais gloire... et j'ajoute que si j'étais disposé pour mon compte à fouler aux pieds les idées et les sentiments héréditaires de ma maison, ma sœur, que j'aime et que je respecte parfaitement, ma sœur me renierait.

LOUISE.

Je souhaite que mademoiselle votre sœur n'ait pas à se repentir amèrement de la rigueur de ses principes.

LE MARQUIS, *se levant.*

Ce serait, mademoiselle, un malheur pour celui qui l'en ferait repentir.

LOUISE, *se levant.*

C'est une menace ?

LE MARQUIS.

A une femme, mademoiselle, vous ne le croyez pas ?

LOUISE, *avec une ardente énergie.*

Ah! je vous comprends bien, monsieur!... Mais prenez bien garde!... s'il vous arrivait jamais de transformer en querelle personnelle une lutte qui de notre part est légitime et loyale... tous ceux qui vivent du courage, du travail, du génie de mon frère... ces milliers d'ouvriers dont il est l'ami, la providence, l'honneur, iraient vous demander compte d'une telle indignité... et s'il le fallait, pour défendre ou venger mon frère... ce serait moi qui leur montrerais... sans scrupule... sans pitié... le chemin de votre demeure !

LE MARQUIS, *s'inclinant avec gravité.*

Vous y seriez la bienvenue, mademoiselle. (*A part.*) Elle ne m'est pas désagréable, à moi, cette fille-là!... elle est verte!... mais elle

ne m'est pas désagréable! (Haut, avec courtoisie.) Mademoiselle, je vous supplie de croire que je ne cède point à l'intimidation en retirant toute parole malséante qui aurait pu m'échapper... L'affaire qui se traite entre monsieur votre frère et moi est de celles, en effet, qui interdisent à un homme d'honneur toute provocation personnelle... Maintenant, je vous présente humblement mon respect, avec mes sincères regrets d'avoir eu si tard l'honneur de faire votre connaissance! Mademoiselle! (Il la salue, et sort. En passant devant la fenêtre, il fait un second salut à Louise et disparaît.)

SCÈNE XVI.

LOUISE, puis PIGOIS.

LOUISE, seule.

Ah! Dieu merci! je suis rassurée... car c'était ma terreur!... Eh bien! il n'est pas si méchant qu'on le fait, ce marquis... C'est sa sœur, je m'en doutais, c'est sa sœur qui est son mauvais génie, et mes sentiments ne me trompaient pas en s'adressant à elle plutôt qu'à lui! (Entre Pigois [1].) Eh bien! quoi?

PIGOIS.

Eh bien! ça s'arrange-t-il? (Il prend la chaise du marquis et la replace près du bureau de Georges.)

LOUISE.

Tu sauras cela bientôt.

PIGOIS.

Moi, j'avais l'idée que ça s'arrangerait.

LOUISE.

Pourquoi donc?

PIGOIS.

Dame!... votre frère est si mystérieux depuis quelque temps...

LOUISE, inquiète.

Mystérieux... comment?...

1. Louise, Pigois.

PIGOIS.

Lui qui n'est pas flâneur d'habitude, je le vois le soir pérégriner le long des bois... à l'heure où la demoiselle de là-bas passe sur la lisière.

LOUISE, vivement.

Tu l'as vu lui parler ?

PIGOIS.

Oh! non... il la salue... et il se promène... comme ça en se promenant.

LOUISE, à part.

Quelle pensée! (Souriant.) Oh! c'est une folie!

PIGOIS.

Après ça... on dit que c'est une brave fille...

LOUISE.

Une brave fille... qui a ruiné son frère...

PIGOIS.

Moi, j'aime autant que ça ne s'arrange pas... Dites-moi, mademoiselle, il paraît qu'ils sont tous déchaînés aujourd'hui... C'est le tour des Penmarch maintenant... ils sont là tous deux, le père et le fils, qui vous demandent...

LOUISE.

Les Penmarch!... Comment?... et tu ne me dis pas?... Qu'on les fasse entrer de suite...

PIGOIS.

Oh! quand ils attendraient un peu... des orgueilleux!... (Il sort.)

LOUISE, seule, et passant à droite.

Les Penmarch!... C'est aussi la première fois, en effet, qu'ils daignent...

PIERRE, annonçant.

M. le comte et M. le vicomte de Penmarch!

SCÈNE XVII.

LOUISE, LE COMTE DE PENMARCH, LE VICOMTE DE PENMARCH.

(Tous deux sont vêtus de noir, proprement, mais pauvrement; habit à basques un peu caurtes, cravate blanche roulée, chapeau noir à forme basse, à bords un peu larges.)

LE COMTE, saluant[1].

Mademoiselle !...

LOUISE.

Messieurs... (Elle leur montre des siéges. Le vicomte avance une chaise pour son père. Tous s'asseoient.)

LE COMTE, timide et très-poli.

Mademoiselle, j'étais venu accomplir près de monsieur votre frère ou près de vous une mission que m'a confiée ma cousine, mademoiselle Blanche de Guy-Châtel. Elle n'a pas voulu en charger son frère, que son caractère un peu vif ne dispose pas au rôle de négociateur. Mais il n'est pas douteux qu'il n'approuve ma démarche, si vous daignez en agréer l'objet.

LOUISE.

Je vous écoute, monsieur.

LE COMTE.

Mon Dieu ! mademoiselle, ma cousine, mademoiselle de Guy-Châtel, est une personne fort délicate.

LOUISE.

Oui, monsieur.

LE COMTE.

Sensible... nerveuse... d'une santé un peu flottante...

LOUISE.

Oui... Eh bien?

1. Le vicomte, le comte, Louise.

LE COMTE.

Eh bien! mademoiselle, depuis quelque temps votre établissement s'est beaucoup rapproché du domaine de mademoiselle de Guy-Châtel... de sorte que la fumée des cheminées, le bruit des mécaniques... la poussière du charbon...

LOUISE.

Tout cela l'incommode?

LE COMTE.

Un peu... un peu... Bref, mademoiselle, ma cousine obtiendrait facilement de son frère d'importants sacrifices, si elle pouvait vous décider...

LOUISE.

Pardon... quels sacrifices?... Pour quoi faire?...

LE COMTE.

Mon Dieu! mademoiselle, vous serait-il désagréable de transporter ailleurs le siége de votre industrie?... (Mouvement de Louise.) Oh! je ne parle pas, bien entendu, de ce qui tient au sol... des mines, par exemple... nous ne demandons pas l'impossible... je ne parle que de la partie la plus bruyante de votre établissement... par exemple...

LOUISE.

De l'usine, enfin... Pardon, monsieur, est-ce sérieux?

LE COMTE, après avoir regardé le vicomte.

Tout à fait sérieux, mademoiselle. Quant au chiffre de l'indemnité...

LOUISE.

C'est que cet étrange message annonce de la part de mademoiselle de Guy-Châtel un tel excès de candeur!... Mais vous du moins, et monsieur votre fils, vous devriez savoir que la proposition que vous apportez ici serait outrageante, si elle n'était ridicule!

LE VICOMTE, se levant.

Mon père!

LE COMTE, se lève.

Mademoiselle, si je devais recevoir ici une leçon, vous pouviez me la donner plus doucement, et ne pas me faire rougir devant mon fils... Au reste, il me pardonnera mieux que vous, mademoiselle, ma gaucherie et mon inexpérience; car s'il ignore comme moi bien des choses, il en est une du moins qu'il n'oublie jamais : c'est le respect de la vieillesse et de l'infortune.

LOUISE, un peu confuse.

Monsieur...

LE COMTE.

J'ai l'honneur de vous saluer, mademoiselle! (Georges entre à droite et échange un salut avec les Penmarch, qui sortent par le fond.)

SCÈNE XVIII.

LOUISE, GEORGES[1].

GEORGES.

Eh bien! qu'est-ce qu'ils veulent, ceux-là?

LOUISE.

Rien... un enfantillage... je te conterai cela... Mais, dis-moi vite... Où en sommes-nous? (Elle l'interroge du regard.)

GEORGES.

Tout est prêt. (Il tire un pli de sa poche.) Voici le compromis. Il le signera... ou il sera saisi... Qu'il choisisse!

LOUISE.

Ah! enfin!

GEORGES.

Et, à propos, que venait-il faire le marquis? Que t'a-t-il dit?..

LOUISE.

Peu de chose... Il voulait connaître tes intentions... J'ai dit que tu irais le voir... Il t'attend.

1. Louise, Georges.

GEORGES.

Eh bien, j'y vais! (Il fait un pas, puis s'arrête indécis, en passant un main sur son front.)

LOUISE.

Qu'est-ce qui t'arrête?

GEORGES, souriant avec embarras.

Louise, cela ne te fait pas comme à moi un effet singulier? Ces Guy-Châtel!... Te rappelles-tu, dans notre enfance... ils étaient pour nous comme des dieux... leur château, comme un temple!... Et nous les chassons de là... Cette jeune fille surtout... que la misère attend demain... car ce sera la misère pour elle... et qui est là, tranquille... heureuse... innocente!...

LOUISE.

Oh! bien innocente, en effet!... Sais-tu ce qu'elle nous faisait demander tout à l'heure par ses cousins?

GEORGES.

Quoi donc?...

LOUISE.

Mon ami... ton usine la gêne... Elle te propose une indemnité pour aller battre le fer un peu plus loin!

GEORGES.

Ce n'est pas possible?

LOUISE.

Tu sais que je ne mens pas.

GEORGES, riant, amèrement.

Ah! mon Dieu!... (Avec force.) Allons!... j'y vais!... (Il sort.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

PREMIER TABLEAU.

AU CHATEAU DE GUY-CHATEL.

Un grand salon des premiers temps de la renaissance, rappelant encore le moyen âge par quelques détails d'architecture. Beaucoup de vieux meubles, bahuts, dressoirs : vieilles faïences pleines de fleurs. Portraits d'ancêtres. Grande cheminée à gauche. Le salon s'ouvre de plain-pied sur le parc par trois larges portes en arcades qui laissent apercevoir les vieilles avenues sombres, sous lesquelles le soleil jette quelques rayons ; le vitrage des serres, les pelouses, les étangs, toute la perspective d'un parc seigneurial.

SCÈNE PREMIÈRE.

BLANCHE, TINA, GENEVIÈVE, JEANNICK, ANNE, HOEL au dehors, puis LE MARQUIS.

(Blanche est assise, à droite, sur un grand fauteuil sculpté et blasonné à ses armes ; elle travaille à une tapisserie dont les plis tombent sur ses pieds. Tina et Geneviève, jeunes filles portant le costume breton et la coiffe, sont assises près d'elle : toutes deux filent la quenouille, qui est retenue obliquement à leur côté par un anneau attaché à une triple chaînette d'or, la chaînette est agrafée sur l'épaule gauche. — Anne, vieille femme, aussi vêtue du costume national, est assise à droite un peu en arrière, et tricote. — Jeannick, jeune garçon de douze à treize ans, portant un costume breton d'une élégance recherchée, est assis sur une pile de coussins à gauche. — Au lever du rideau, il achève de chanter, sur un air lent et triste, une chanson dont

on n'entend que le refrain. — Au dehors, dans le parc, Hoël est appuyé contre un arbre et semble rêver douloureusement. Il tient un fusil.) [1]

JEANNICK, achevant sa chanson.

Dormez, ma sœur... voici la nuit...
Les pleurs du ciel tombent sans bruit.

BLANCHE.

Elle est un peu sombre, ta chanson, Jeannick... et puis, le sens en est un peu obscur, il me semble... Elle est nouvelle, dis?... Qui te l'a apprise?

JEANNICK.

Mon grand-père Hoël, ce matin.

BLANCHE.

Il a chassé dans le parc aujourd'hui, ton grand-père, n'est-ce pas?

JEANNICK.

Oui, mademoiselle. (Le marquis paraît au fond et dit quelques mots à Hoël, qui hoche la tête tristement.)

BLANCHE.

Veux-tu me redire le dernier couplet?... J'étais un peu distraite. (Le marquis entre au moment où l'enfant commence à chanter. Il s'arrête, appuyé contre la porte ouverte, et écoute la ballade avec un air d'intérêt douloureux. — Jeannick s'est levé, et, après s'être incliné devant Blanche, il chante.)

JEANNICK, chantant.

Si vous pouviez, ma bien-aimée,
Comme aux légendes d'autrefois,
Sur une couche parfumée,
Sur les fleurs d'or au fond des bois,
Dormir toujours jeune et charmée!...
Sur les fleurs d'or, au foud des bois,
Vous n'irez plus, ma bien-aimée!

1. Jeannick, Hoël au fond, Tina, Geneviève, Blanche, Anne.

Dormez, ma sœur, voici la nuit...
Les pleurs du ciel tombent sans bruit!

(L'enfant s'est ému en chantant, et une larme tombe de ses yeux.)

BLANCHE.

Comment? tu pleures, mon petit page, mais qu'as-tu donc?

JEANNICK, avec embarras.

Mademoiselle!...

LE MARQUIS, s'avançant à la hâte.

Il n'a rien... il a des nerfs, voilà tout!... Il s'étiole dans la société des femmes, cet enfant. Vous le tenez trop à la chaîne, ma chère... Allons, va courir un peu dans le parc, Jeannick, va, mon garçon. (Jeannick sort lentement, Hoël le suit.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, moins JEANNICK [1].

BLANCHE.

Sérieusement, mon ami, comprenez-vous l'émotion de cet enfant?

LE MARQUIS.

Mais très-bien... il est amoureux de mademoiselle Tina... que voici... et il voudrait l'endormir sur les fleurs d'or, au fond des bois... comme autrefois... cela se comprend parfaitement... n'est-ce pas, mademoiselle Tina?... Ah çà, mesdemoiselles, je suis surpris de vous trouver ici... Est-ce que vous n'allez pas à la noce, ce soir?

BLANCHE.

A la noce?

LE MARQUIS.

A la noce de Madeleine Plévin, des Penmarch... c'est aujourd'hui!

1. Le marquis, Tina, Geneviève, Blanche, Anne.

BLANCHE.

Ah! pauvres filles!... j'avais oublié... et elles n'osaient m'en parler... cela m'explique leur silence et leur tristesse... auxquels je ne concevais rien... Eh bien! mes filles, allez vite vous habiller... vous reviendrez me voir dans vos grands atours?...

TINA.

Mademoiselle... (Tina et Geneviève saluent et se retirent.)

BLANCHE.

Anne, tu diras à la mariée que je veux la voir aussi, n'est-ce pas?... et lui faire mon petit présent.

ANNE.

Bien, mademoiselle. (Elle sort après avoir déposé à droite la mante de Blanche.)

SCÈNE III.

BLANCHE, LE MARQUIS, puis ALAIN.

(Un domestique paraît au fond; il porte un costume breton de couleur sombre : bas noirs, culotte noire, veste noire, une écharpe de laine bleue pour ceinture, large chapeau qu'il tient à la main.)

LE MARQUIS [1].

Qu'y a-t-il, Alain?

ALAIN.

M. le comte de Penmarch demande si mademoiselle peut le recevoir.

BLANCHE.

Certainement.

ALAIN.

M. le comte demande si mademoiselle est seule.

LE MARQUIS.

Ah! quelqu'un de vos mystères de charité?

1. Le marquis, Alain, Blanche.

BLANCHE.

Peut-être.

LE MARQUIS.

Je vous laisse, ma chère.

BLANCHE, à Alain.

Faites entrer. (Alain sort.)

LE MARQUIS, se dirigeant vers la porte à gauche.

Si on me demandait par hasard, Blanche, je vais faire des armes avec mon garde.

BLANCHE.

Bien, mon ami. (Le marquis, prêt à sortir à gauche, regarde la jeune fille à la dérobée, passe la main sur son front d'un air sombre, et sort.)

ALAIN, annonçant.

M. le comte de Penmarch.

SCÈNE IV.

BLANCHE, LE COMTE.

BLANCHE.

Bonjour, mon cousin... Venez là, vous asseoir, je vous prie

LE COMTE.

Ma cousine... (Il lui baise la main et s'assied près d'elle.) [1]

BLANCHE, continuant son travail.

Eh bien ! vous êtes allé chez ces gens, là-bas ?

LE COMTE.

Oui, ma cousine, j'y suis allé avec Charles...

BLANCHE, travaillant.

Ils consentent ?

LE COMTE.

Non, ma cousine... ils refusent...

1. Le comte, Blanche.

BLANCHE, *attachant ses yeux sur le comte.*

Ah!

LE COMTE.

Mon Dieu!... oui... ils refusent...

BLANCHE.

Même pour de l'argent?...

LE COMTE.

Même pour de l'argent... Et il paraît réellement, ma cousine, que vous leur demandiez une chose très-difficile... (*Blanche continue de travailler, le front soucieux.*) Au reste, permettez-moi de vous le dire, vous vous exagérez peut-être un peu les inconvénients de ce voisinage... car enfin... à la distance où vous êtes de l'usine, le bruit des travaux ne peut arriver jusqu'à vous... et quant à la fumée, c'est seulement, remarquez-le bien, quand le vent souffle de l'ouest...

BLANCHE.

Qui avez-vous vu?... le frère ou la sœur?

LE COMTE.

La sœur.

BLANCHE

Bien vulgaire, n'est-ce pas?

LE COMTE.

Un peu sauvage.

BLANCHE.

Et le frère?... le connaissez-vous?...

LE COMTE.

Un peu... de vue... ma cousine.

BLANCHE.

Quel homme étrange, n'est-ce pas? (*Souriant avec effort.*) Croiriez-vous qu'il me fait peur?...

LE COMTE.

Peur!... pourquoi donc, ma cousine? Il n'a rien d'effrayant... il est même assez joli garçon.

BLANCHE.

Je l'ignore... mais il me fait peur!... Il est vrai que je l'ai vu, pour la première fois de ma vie dans des circonstances si bizarres...

LE COMTE.

Dans quelles circonstances, ma cousine?

BLANCHE.

Je ne sais trop si je dois... Enfin ce que je vais vous dire sera pour vous seul, n'est-ce pas?

LE COMTE.

Ma cousine!...

BLANCHE, *cessant de travailler.*

Vous savez dans quels sentiments j'ai été élevée. Dès mon enfance, le nom de ces Morel m'inspirait une sorte de terreur superstitieuse. A mesure que j'ai grandi, et que j'ai appris à voir en eux les ennemis héréditaires de ma famille, de nos principes, de nos affections, de nos croyances, vous pouvez penser que mes sentiments n'ont pas changé. J'évitais tout ce qui pouvait me rappeler ce triste voisinage. J'en fuyais même la vue comme celle d'une terre maudite, et je ne crois pas que jamais dans nos promenades avec mon frère, nous ayons franchi les limites des bois du côté de l'usine. C'est ainsi que j'avais pu vivre si longtemps près de cette famille sans avoir jamais vu le visage ni de la sœur, ni du frère... Je les avais à peine aperçus de loin... Le seul chemin qui eût pu nous être commun... le chemin de l'église... je ne les y rencontrais jamais!.

LE COMTE.

Eh bien?

BLANCHE.

Il y a trois mois environ... mon frère était allé à Carhaix... Le hasard d'une promenade prolongée jusqu'à la nuit me conduisit dans les bois à l'extrémité d'une avenue qui s'ouvre sur la plaine... Je vis tout à coup flamboyer sous mes yeux un des ateliers de l'usine... C'était comme une cathédrale en feu... des rumeurs confuses arrivaient jusqu'à moi... Une curiosité soudaine me prit...

Je sortis du parc... je poussai mon cheval un peu effrayé... jusqu'au seuil de la porte entr'ouverte... et je pus voir, cachée dans l'ombre, un spectacle qui d'abord me terrifia... Il y avait là, dans la profondeur d'une immense galerie, une armée d'ouvriers déguenillés qui s'agitaient confusément... Tout autour, des rouages étranges, des appareils effrayants qui semblaient animés d'une vie convulsive... Çà et là, des fournaises embrasées d'où sortait comme une lave ardente qui lançait jusqu'aux voûtes des gerbes d'étincelles... Parmi tout ce désordre, une seule voix se faisait entendre par intervalles... et semblait commander... je levai les yeux... Sur les énormes charpentes qui traversaient les voûtes... un homme... un jeune homme était debout... immobile... et malgré l'espèce de crainte, d'horreur, dont j'étais pénétrée, il y avait dans sa voix si ferme, si assurée... dans son attitude tranquille, sur son front calme... au milieu de ce tumulte et de ces flammes... il y avait je ne sais quelle grandeur sombre qui me saisissait!... Tout à coup il me sembla que son regard tombait sur moi, et ce regard... chose étrange... me parut empreint d'une profonde tristesse!... je me hâtai de fuir...

LE COMTE, un peu grave.

Quoi... encore... ma fille?...

BLANCHE.

Je revins au château... j'avais moi-même les yeux pleins d'étincelles... la tête pleine de trouble... Cette scène m'avait laissé l'impression d'une force... d'une puissance dévorante... dont cet homme était le maître... et j'avais peur... et puis, faut-il tout vous dire... je craignais aussi qu'il ne m'eût aperçue... et j'avais honte!...

LE COMTE.

Mon enfant!

BLANCHE.

M'avait-il vue, en effet, je l'ignore! Mais depuis ce temps... je l'ai rencontré souvent sur mes pas... comme s'il m'eût cherchée... et, plus d'une fois, j'ai cru qu'il allait me parler... Jugez si je tremble que mon frère ne remarque un jour cette insolente persécution; pour moi, si calme, si heureuse autrefois... je ne me

reconnais plus... Est-ce la crainte... est-ce la haine qui m'agitent... je ne sais... mais enfin... j'ai perdu le repos... même le sommeil... Et maintenant... vous savez pourquoi je voulais éloigner cet homme à tout prix... maintenant, mon bon père, vous savez tout!

LE COMTE, avec bonhomie.

Votre récit, ma cousine, ne m'étonne pas... car il m'est arrivé, dans ma jeunesse, une aventure très-analogue.

BLANCHE, stupéfaite.

A vous, mon cousin?

LE COMTE.

A moi-même, ma cousine... J'avais autrefois l'imagination rêveuse et poétique... Un jour d'été, pendant la moisson, j'aperçus dans la prairie Catherine Plévin... la tante de la petite Madeleine qui se marie aujourd'hui; elle tenait une fourche et lançait en chantant des faisceaux de gerbes sur le sommet d'une charrette... Elle avait ainsi, la tête et les bras nus sous le soleil, un éclat de beauté rustique, de vigueur champêtre dont je fus ébloui jusqu'au fond de l'âme... Il me semblait voir Calypso au milieu de ses nymphes!... Seulement, moi, ce n'était pas de la haine que j'éprouvais, c'était de l'amour!...

BLANCHE, souriant.

Nous n'en sommes pas là, chez nous, cousin.

LE COMTE.

Vous, non... mais moi... j'en étais là... Je vous épargne, ma cousine, le récit de mes souffrances... de mes combats... dont je sortis vainqueur... bien entendu... Mais c'est ainsi, voyez-vous, que dans la retraite où nous vivons tout fait événement... notre imagination poétise... transfigure toutes choses... C'est ainsi qu'un ouvrier intelligent, dirigeant les travaux nocturnes de ses camarades... a pu vous apparaître comme une espèce de génie du feu... d'archange déchu, mélancolique... qui n'attendait peut-être pour être consolé et racheté qu'une larme d'un ange fidèle... n'est-ce pas?...

BLANCHE, souriant.

Peut-être... Merci, vous m'avez fait du bien...

LE COMTE, se levant.

Aux dépens de mon honneur, ma cousine. (Il se lève.)

BLANCHE, se levant.

Vous partez?...

LE COMTE.

Oui, ma cousine... il est quatre heures et si à quatre heures vingt... je n'étais pas avec ma ligne au bord de l'étang, le soleil s'arrêterait... et ma mère me gronderait.

BLANCHE.

Au revoir, mon bon père.

LE COMTE, lui baisant la main.

Adieu, ange fidèle.

BLANCHE.

Ange... bien peu;... fidèle... n'en doutez pas! (Le comte sort. Blanche le reconduit jusqu'à la porte.)

SCÈNE V.

BLANCHE, seule.

Oui, en se moquant de moi... et en me faisant rire de moi-même... il m'a rendu le calme... il m'a fait redescendre sur la terre... (Souriant.) où je suis trop rarement... Mais, mon Dieu!... que je suis lasse!... ces insomnies continuelles m'accablent!... (La musique joue l'air de la ballade.)

Dormez, ma sœur, etc.

(Blanche s'asseoit en ce moment.) Dormir... et ne pas rêver surtout... (Elle s'endort. — Georges Morel paraît au fond.)

SCÈNE VI.

BLANCHE, endormie, GEORGES [1].

(La musique continue.)

GEORGES, dans le fond, regardant autour de lui, avec embarras.

Personne !... Je ne sais vraiment de quel côté... Ici, peut-être... entrons !... (Il entre dans le salon à pas lents, et apercevant Blanche tout à coup, et la regardant.) Pauvre enfant !... quel réveil je lui apporte !... Son ennemi le plus mortel ne pourrait... (Il approche doucement vers elle, pose sa main sur le haut du fauteuil, et le contemplant.) et Dieu sait pourtant !... (Il s'incline devant elle. Blanche tressaille. Georges recule de quelques pas.)

BLANCHE, à demi éveillée, sans voir Georges.

Toujours !... mon Dieu !... ne pouvoir me délivrer de cette vision !... (Elle recueille ses pensées, regarde autour d'elle, et apercevant Georges immobile, elle se lève et s'écrie avec un geste d'effroi.) Lui !

GEORGES.

Mademoiselle... daignez recevoir mes excuses... je n'ai trouvé personne pour m'introduire... et le hasard m'a conduit...

BLANCHE, avec hauteur.

Qui demandez-vous ?

GEORGES.

C'était à monsieur votre frère, mademoiselle, que je désirais parler...

BLANCHE passe devant Georges sans le regarder et vient près de la porte à gauche.

Je vais le faire prévenir... (Le marquis entre à gauche.) On veut vous parler, mon frère. (Le marquis salue gravement Georges qui lui rend son salut. Blanche sort par la gauche.)

1. Georges, Blanche.

SCÈNE VII.

GEORGES, LE MARQUIS[1].

LE MARQUIS, d'une voix brève, après avoir invité Georges à s'asseoir.

Pour abréger, monsieur, vous n'avez rien à m'apprendre sur ma situation ; je la connais parfaitement... elle est désespérée. Mon notaire, avec qui j'ai passé toute cette matinée, ne m'a laissé aucune des illusions dont un intendant, que j'ai connu trop tard, m'avait bercé jusqu'à la dernière heure. Le chiffre de mes dettes de toute nature s'élève à cinq cent cinquante mille francs... cette propriété, la seule qui me reste, en vaut six cent mille. — Vous êtes, monsieur, mon principal créancier... vous avez droit d'exiger aujourd'hui... demain... après-demain le remboursement de sommes considérables que je n'ai point. Maintenant, parlez, quels sont vos desseins?

GEORGES.

Monsieur le marquis, si votre situation est désespérée, comme vous le dites, vous me rendrez cette justice que je n'y suis pour rien. En me faisant votre principal créancier, je n'ai pas hâté d'une minute le malheur qui frappe votre maison. Quoi que vous en puissiez penser, j'aurais voulu vous l'épargner, et peut-être y aurais-je réussi si vous aviez mieux accueilli dans d'autres temps mes tentatives de conciliation.

LE MARQUIS.

Je suis sensible, monsieur, à l'intérêt que vous me portez... mais pour le moment, il s'agit d'affaires entre nous. (Un temps. Georges réprime un mouvement.)

GEORGES.

Je reviens donc aux affaires. Cette terre, monsieur, ces bois, ce château, ce domaine, tout est perdu pour vous, cela est évident. Or, les intérêts de mon industrie, intérêts qui ne me concernent

1. Le marquis, Georges.

pas seul, exigent que ce domaine, puisqu'il vous échappe, ne passe pas en d'autres mains que les miennes. Je vous offre donc de l'acheter... et je me charge de vos dettes... Si vous y consentez, voici la transaction. Vous n'avez plus qu'à la signer.

LE MARQUIS.

Et si je refuse?

GEORGES.

Si vous refusez, monsieur le marquis, je laisserai la loi suivre son cours, et dans huit jours vous serez saisi!...

LE MARQUIS.

Saisi!... (Il se lève avec un élan de sombre colère, puis se dominant.) Enfin!... (Il passe à droite[1].)

GEORGES se lève.

Je n'ai pas besoin d'ajouter, monsieur, que vous obtiendrez difficilement d'une vente par autorité de justice, le chiffre qu'on vous a indiqué comme représentant la valeur de ce domaine. Ce chiffre est de six cent mille francs, m'avez-vous dit?

LE MARQUIS.

Oui, monsieur.

GEORGES.

C'est en effet, pour tout le monde, la valeur de votre propriété... Mais pour moi, elle en vaut huit cent mille, et je vous les offre.

LE MARQUIS, le regardant.

Est-ce une aumône, monsieur?

GEORGES.

Non, monsieur... Comme vous l'auriez su plus tôt, si vous l'aviez voulu, la mine de fer que j'exploite près d'ici se prolonge jusque sous vos bois. Ce gisement, dont j'ai pu apprécier l'importance, vaut pour moi naturellement le double de ce qu'il vaudrait pour tout autre. Si vous doutez de l'exactitude de mes appréciations, monsieur, je vous laisse tout le temps nécessaire pour les faire rectifier.

1. Georges, le marquis.

LE MARQUIS, après l'avoir regardé avec étonnement.

Votre parole me suffit. (Il reprend d'un accent moins roide.) Mon Dieu! monsieur, je n'essayerai pas de vous cacher que cette circonstance imprévue me fait plaisir... Elle modifie heureusement ma situation et celle des miens, puisqu'à ce compte, au lieu d'une cinquantaine de mille francs qui devaient me revenir... je demeure possesseur de ce qui peut passer pour une fortune en ce pays... Eh bien! monsieur, je vous le demande franchement, en vous abandonnant toutes les parties de cette propriété qui peuvent vous être utiles, ne pourrais-je conserver ce château et ses dépendances immédiates?... Vous devez comprendre, monsieur, les liens qui nous attachent, ma sœur et moi, à notre vieille demeure patrimoniale... et je vous saurai gré d'y avoir égard!...

GEORGES.

Monsieur le marquis, la transaction... comme vous le voyez... comprend le domaine tout entier!... Mais soit! le château et les jardins peuvent en être distraits... et continuer de vous appartenir... J'y consens, mais à une condition.

LE MARQUIS.

Une condition... laquelle, monsieur?

GEORGES.

Vous voudrez bien agréer une proposition que je vous ai vainement adressée autrefois. Vous prendrez une part dans mon exploitation industrielle. Vous serez de fait et de nom mon associé!

LE MARQUIS, vivement.

Monsieur, est-ce une gageure? Quel avantage trouvez-vous à faire de moi votre associé?

GEORGES.

L'avantage matériel, monsieur le marquis, serait peu de chose. L'avantage moral serait immense, et j'y attacherais un prix infini.

LE MARQUIS.

Je n'ai pas le bonheur de vous comprendre, monsieur.

GEORGES.

Monsieur le marquis, j'ai ma fierté comme vous avez la vôtre... j'ai des principes qui me sont chers et une cause qui m'est sacrée. Ce que vous me demandez, c'est un service... je le rendrai de grand cœur à un allié... jamais à un ennemi !...

LE MARQUIS.

Prenez garde, monsieur ! votre proposition ainsi motivée cesse d'être une énigme... elle devient une offense ! (Il s'assied dans le fauteuil.)

GEORGES.

Une offense, monsieur ? Pourquoi donc ?... Parce que j'ambitionne l'honneur de vous rallier à la cause que je soutiens ?... parce que j'estime si haut, le nom, la dignité, les vertus de votre famille, que son exemple me paraît capable d'entraîner tout ce pays, sans plus de résistance, dans la voie que je crois être celle du bien... et de la justice ? Permettez-moi de vous le demander, monsieur le marquis, n'avez-vous pas poussé jusqu'à ses extrêmes limites le point d'honneur qui pouvait sembler vous être imposé par votre nom, par votre naissance... et ce point d'honneur à part, est-il possible que vous ne vous soyez pas dès longtemps rendu, dans le secret de votre pensée, à une vérité qui me paraît, à moi, la lumière même du soleil ?... C'est que ce monde ancien, dont vous avez voulu perpétuer jusqu'à la dernière heure les traditions les plus élevées, est à jamais enseveli dans le passé... C'est que vous ne pouvez plus rien pour lui, ni vous, ni personne, et qu'il ne peut plus que vous ensevelir sous ses débris ! et si nous en sommes venus, nous autres, après l'heure du combat et de la passion, à juger avec un plein respect ce glorieux passé qui fut votre ouvrage... et dont est faite l'histoire de notre pays, ne pouvez-vous, avec la même justice, rendre hommage à ce présent, qui est notre œuvre... et à l'avenir, qui est notre espérance ?... Dans ce présent, dans cet avenir, n'y a-t-il donc rien qui ne puisse apaiser les plus justes regrets, gagner les plus nobles esprits... séduire les plus grands cœurs ?... Monsieur le marquis, j'en appelle à vous-même !... Combattre et détruire non-seulement sur le sol de la patrie, mais d'un bout de la terre à l'autre, l'ignorance, l'avilisse-

ment, la misère et toute servitude humaine... préparer à tous et à chacun, sous le ciel, un avenir de bien-être, de liberté, de grandeur, sans précédents dans l'histoire du monde... voilà le but que nous poursuivons... tous tant que nous sommes : penseurs, savants, ouvriers, soldats... Voilà notre cause enfin !... et telle qu'elle est, aucun homme peut-il se dire offensé parce qu'il est convié à la servir?

LE MARQUIS, avec gravité, se levant.

Monsieur Morel, si j'envisageais du même œil que vous vos principes et votre cause, faites-moi l'honneur de penser qu'aucun regret personnel, aucune puérile rancune ne m'eût empêché de m'y associer pour mon humble part... Quoique vivant dans la retraite, veuillez croire que je ne suis resté étranger ni à mon pays, ni à mon siècle, et que j'ai recherché sincèrement toutes les clartés qui pouvaient m'enseigner mon devoir. Or, j'ai vu à l'œuvre votre société moderne, votre civilisation, votre progrès... j'ai pu les admirer souvent, les aimer, jamais! Je respecte vos théories, car elles sont généreuses; mais j'y vois, parmi d'éclatantes vérités, des illusions effrayantes... Quand votre science, votre activité, votre industrie couvrent la terre de prodiges... quand vous répandez partout la lumière et le bien-être, j'applaudis et je m'incline... mais vous ne vous en tenez pas là... et je me demande, pardonnez-le-moi, si vous n'enlevez pas aux hommes plus encore que vous ne leur donnez, si en effaçant beaucoup de misères et de hontes, vous ne détruisez pas du même coup d'irréparables consolations ! — Je me demande enfin, lorsque vous brisez pêle-mêle toutes les servitudes de cette vieille société à laquelle j'ai le triste avantage d'appartenir, les servitudes qui attachaient le sujet au prince, le vassal au seigneur, le fils au père, l'homme à Dieu... je me demande si vous n'atteignez pas au cœur toute société humaine dans son lien le plus puissant, le plus nécessaire, le plus sacré, le respect !... La résignation et le respect ôtés de ce monde, vous aurez beau grandir la matière, vous ne la grandirez jamais assez pour combler dans le cœur de l'homme le vide mortel que vous y aurez fait! — C'est pourquoi vos doctrines me paraissent funestes à ceux mêmes qu'elles prétendent servir, et je les combat-

trai de ma parole et de mon exemple tant que je vivrai!... et en repoussant vos services comme vous me les refusez, je crois faire mon devoir, comme vous faites le vôtre... Maintenant, donnez-moi ce papier, je suis prêt à le signer. (Georges s'incline et lui remet la transaction.) Ainsi, dans huit jours, monsieur, vous entrez en possession de tout ce qui m'appartient... soit! (Il va pour signer et s'arrête.) Monsieur Morel, avant de terminer, puis-je vous demander quelques instants de liberté... je voudrais avoir un moment d'entretien avec ma sœur.

GEORGES.

Je me retire, monsieur.

LE MARQUIS.

Si je puis vous en prier, ne vous éloignez pas. (Georges le salue en signe d'assentiment et sort. Au même instant, le marquis sonne, entre Alain.)

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, ALAIN.

LE MARQUIS.

Dites à mademoiselle Blanche que je désire lui parler.

ALAIN.

Oui, monsieur le marquis... Monsieur le marquis est bien pâle... il n'est pas souffrant?...

LE MARQUIS.

Non... Donnez-moi un verre d'eau. (Alain le lui donne.) Va!... (Alain sort.)

SCÈNE IX.

LE MARQUIS seul, puis BLANCHE.

LE MARQUIS, seul.

S'il peut y avoir une heure plus amère que celle de la mort, c'est celle-ci. (Blanche entre, et s'arrête tout à coup comme effrayée de l'attitude du marquis.) [1]

1. Blanche, le marquis.

BLANCHE.

Mon frère !

LE MARQUIS, lui prenant la main.

Blanche, mon enfant, rassemblez tout votre courage et toute votre bonté... Le courage pour vous... la bonté pour moi !

BLANCHE.

Mon ami !

LE MARQUIS se lève.

Ma sœur, quand vous m'avez abandonné votre fortune et sacrifié votre avenir, vous avez dû penser qu'en renonçant à toutes les joies de la vie, vous n'en connaîtriez pas du moins les douleurs... et que je serais là pour les écarter de votre tête chérie... C'était mon devoir, en effet... Mais, bien que je l'aie compris du fond de mon cœur... je n'ai pas su le remplir. Veuillez me pardonner !

BLANCHE.

Mon frère! Au nom du ciel!...

LE MARQUIS.

Mon enfant... en deux mots... pour soutenir le rang de notre maison, pour conserver dans ce pays nos habitudes héréditaires de patronage, de charité et de bon exemple, j'ai oublié tout calcul et toute prudence... je n'ai pas mesuré mes dépenses à mes ressources... J'ai été trompé d'ailleurs indignement par un agent infidèle... Que vous dirai-je, ma pauvre enfant, la ruine est venue!

BLANCHE.

La ruine!... Oh! Dieu! mais je comprends ce que votre délicatesse m'épargne... c'est moi... c'est votre complaisance inépuisable pour mes goûts... mes caprices, mes folies, qui vous ont perdu... Malheureuse!... Et c'est vous qui me demandez pardon ? (Elle se jette dans les bras du marquis.)

LE MARQUIS.

Oh! ne t'accuse pas, va!... Tout ce que j'ai eu de bonheur en ce monde, c'est celui que j'ai pu te donner!... et maintenant, aie du courage si tu veux que j'en aie! (Blanche relève la tête.) Blanche,

il faut que je vende aujourd'hui même cette terre... ces bois... tout...

BLANCHE, douloureusement.

Cette maison... aussi ?

LE MARQUIS.

Peut-être. Écoutez-moi bien, mon enfant... C'est notre voisin, M. Georges Morel, qui va devenir possesseur de ce domaine.

BLANCHE, vivement, à demi-voix.

Lui !

LE MARQUIS.

J'ai compris que votre plus amer chagrin serait de quitter ce château où sont tous vos chers souvenirs. Ce qui nous reste nous suffirait pour y vivre... M. Morel veut bien nous le laisser, mais à une condition, c'est que je m'associerai à son industrie, et cela s'entend, à ses opinions. (Blanche regarde son frère avec une sorte de terreur.) Avant de lui répondre, j'ai voulu vous consulter.

BLANCHE.

Je vous remercie, mon frère, mais c'était inutile... nous avons coutume de nous entendre sur toutes choses... et avant tout sur l'honneur! (Elle lui tend la main que le marquis serre fortement. Alain entre.)

LE MARQUIS, à Alain.

Dites à M. Morel que nous sommes prêts à le recevoir. (Alain sort. A Blanche.) Dans un moment, mon enfant, je vous ferai part de mes projets. (Georges paraît au fond.)

SCÈNE X.

LE MARQUIS, BLANCHE, GEORGES.

LE MARQUIS.

Monsieur Morel, je vous suis reconnaissant de votre obligeance, et je regrette de vous avoir fait attendre... Vous n'attendrez pas plus longtemps. (Il signe la transaction. Georges fait un mouvement.) Il y a un double, n'est-ce pas, monsieur ? (Georges le lui remet.) Voilà qui

est fait, monsieur. Dans huit jours, vous serez seul maître ici.

GEORGES.

Monsieur le marquis, me permettrez-vous de demander à mademoiselle votre sœur s'il n'y a pas dans ce château, dans le parc, quelque objet, quelque souvenir auquel elle attache un prix particulier... je serais heureux de le respecter !

LE MARQUIS.

Blanche... vous entendez ?...

BLANCHE.

Rien... monsieur. (Georges la salue, puis le marquis.)

LE MARQUIS.

J'ai l'honneur de vous saluer, monsieur Morel !... (Georges sort.)

SCÈNE XI.

LE MARQUIS, BLANCHE[1].

BLANCHE, après un silence.

Olivier, ne croyez-vous pas que ces huit jours de grâce qui nous restent vont nous paraître bien longs, bien cruels... et qu'il vaudrait mieux achever le sacrifice, pendant que nous avons tout notre courage ?

LE MARQUIS.

J'y pensais, mon enfant... Et, puisque vous avez ce cœur-là, le mieux, en effet, est de partir ce soir même, à l'instant... si vous voulez ?...

BLANCHE.

A l'instant... oui.

LE MARQUIS.

Eh bien !... nous allons demander l'hospitalité aux Penmarch pour quelques jours, n'est-ce pas ?... Puis nous nous ferons une

1. Blanche, le marquis.

vie nouvelle, ma chère enfant... Nous ne sommes pas réduits à la misère, croyez-le bien... Avec un peu de sagesse, et j'en aurai désormais, nous ne serons pas malheureux. — Vous pourrez même vous donner encore le luxe de quelques pauvres... Je vous le promets.

BLANCHE.

Vous êtes bon.

LE MARQUIS.

Allons!... il faut brusquer cela, n'est-ce pas? Je vais donner quelques ordres... et je suis à vous... (Sur le seuil de la porte. — A Blanche.) Du courage! (Il sort à gauche.)

SCÈNE XII.

BLANCHE, seule.

(Elle rend à son frère le salut qu'il lui envoie. — Aussitôt que le marquis a disparu, elle regarde autour d'elle avec angoisse. — L'orchestre reprend en sourdine le motif de la ballade.)

Mon Dieu!... quel rêve!... C'est vrai!... c'est possible!... il faut quitter tout cela... Ah!... (Elle prend en tressaillant quelques fleurs dans un vase, et les presse sur ses lèvres.) Adieu donc, tous mes doux souvenirs de famille, d'enfance, de bonheur! (Les fleurs s'échappent de ses mains.) Adieu... tout ce que j'ai aimé... tout ce qui m'a aimée!... Ah! comme tout m'était cher! Je voudrais embrasser jusqu'aux pierres du foyer!... Mon Dieu! mon cœur se brise!... Mon Dieu! donnez-moi la force... car je ne l'ai pas!... (Elle tombe à genoux et sanglote, la tête penchée sur le fauteuil, puis elle se relève tout à coup.) Mon frère! je ne veux pas qu'il me voie pleurer!... (Elle essuie vivement ses yeux et compose son visage. — Le marquis paraît; son visage est empreint d'une profonde émotion qu'il contient à grand' peine.)

SCÈNE XIII.

LE MARQUIS; BLANCHE[1].

LE MARQUIS, souriant avec contrainte.

Eh bien, ma chère enfant, quand vous voudrez?...

BLANCHE, prenant sa mante que la vieille Anne a déposée à droite.

Je suis prête, mon ami!

LE MARQUIS.

Vous êtes brave, merci... Il faut nous persuader, ma chère, que nous allons faire tous deux une de nos promenades du soir. — Voilà tout. — Vous n'aurez pas froid, comme cela?

BLANCHE.

Non, mon ami, je suis très-bien.

LE MARQUIS.

Eh bien, partons, n'est-ce pas?

BLANCHE.

Partons!... oui! (Le marquis se dirige avec résolution vers le fond, et pousse la porte, puis il se retourne brusquement, et tend ses bras à sa sœur avec un élan de désespoir. — Blanche, se précipitant dans les bras de son frère, éclate en sanglots.) Mon frère!

LE MARQUIS, d'une voix brisée, la couvrant de ses baisers et de ses larmes.)

Ma pauvre enfant!

1. Le marquis, Blanche.

TROISIÈME TABLEAU.

LE MANOIR.

Le jardin du manoir, habitation des Penmarch. Un air d'abandon et de solitude. — A gauche, deux allées qui se perdent entre des massifs et qui conduisent au manoir. — A droite, l'extrémité d'un étang dont les bords sont couverts de hautes herbes et ombragés de vieux arbres. — Un sentier tourne sur la rive et s'enfonce à droite vers la campagne. — Au fond, des bois, à travers lesquels on aperçoit le clocher d'un village, petit, mais délicatement sculpté. Vers le milieu, vieux banc rustique.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE DE PENMARCH, LE VICOMTE.

(Tous deux arrivent à gauche, le fils suivant le père d'un air mélancolique, et chacun portant une ligne à pêcher sur l'épaule. Ils se dirigent vers les bords de l'étang.)

LE COMTE, apprêtant sa ligne[1].

Je crois, Charles, que nous aurons ce soir meilleure chance que ce matin.

LE VICOMTE, démêlant tristement la soie de sa ligne.

Vous croyez, mon père?

LE COMTE.

Je le crois véritablement, mon fils. Le vent a tourné au sud dans la journée... il y a même eu une apparence d'orage... Bref, j'ai bon espoir, mon ami.

1. Le vicomte, le comte.

LE VICOMTE, du même ton triste.

Tant mieux, mon père. (Il fait, en démêlant sa ligne, un geste d'impatience.)

LE COMTE.

Ne piétinons pas, enfant, ne piétinons pas... le poisson est sourd, mais il est nerveux, mon fils.

LE VICOMTE.

Où nous mettons-nous, mon père?

LE COMTE.

Sur cette langue, mon ami... il y a là, entre les roseaux, si je ne me trompe, un bon coup de filet... (Chantonnant en vieillard.) « Le roi des mers, ne m'échappera pas! » Voyons ça... (Il jette sa ligne.) Il faut avouer, Charles, qu'il y a de bons moments dans la vie... ainsi le moment où l'on se met en pêche... il y a là un mélange d'espérance, de crainte, qui fait doucement battre le cœur.

LE VICOMTE, jetant sa ligne.

Je ne vous gênerai pas ici, mon père?

LE COMTE.

Pas le moins du monde, mon ami... (Après un silence.) Avez-vous vu Madeleine, la jeune mariée, dans sa toilette de cérémonie, mon fils?

LE VICOMTE.

Pas encore, mon père.

LE COMTE.

Elle est vraiment fort bien... elle m'a rappelé sa tante Catherine qui était dans sa jeunesse une personne certainement remarquable...

LE VICOMTE.

Ça vous mord, mon père.

LE COMTE, très-agité.

Vous avez raison. Chut! attendez! j'ai peur que ce ne soit une anguille... je n'aime pas les anguilles... c'est le diable à défaire... Enfin!... non!... permettez... c'est une carpe... cela prend la tournure d'une carpe, positivement... Ne bougez pas, mon fils! (Il tire

brusquement sa ligne de l'eau, avec éclat.) Manquée!... j'ai tiré trop vite... mais c'était bien une carpe... vous l'avez vue, Charles?... elle était énorme... c'était un monstre, n'est-ce pas?

LE VICOMTE.

Oui, mon père.

LE COMTE.

J'ai tiré trop vite... voilà mon défaut... je suis trop vif... trop bouillant... c'est un malheur!... Enfin... elle va peut-être y revenir! (Il jette sa ligne.)

LE VICOMTE.

Espérons-le, mon père. (Après une pause.) Mon père, vous savez que je suis conscrit l'année prochaine?

LE COMTE.

Oui, mon ami.

LE VICOMTE.

Si je tombe sur un mauvais numéro, est-ce que je partirai?

LE COMTE.

Non, certainement. Les principes de notre famille nous défendent, vous le savez, de tremper en rien dans les œuvres de ce siècle... de brûler, comme le dit votre grand'mère, le moindre grain d'encens sur les autels de Mammon... aussi, quoi qu'il nous en puisse coûter, nous vous achèterons un remplaçant.

LE VICOMTE.

Mon père, j'ai peur que dans l'état de votre fortune, ce ne soit un sacrifice trop lourd pour vous.

LE COMTE.

Sans doute, mais je me suis assuré qu'en pareil cas nos cousins de Guy-Châtel nous viendraient en aide.

LE VICOMTE, avec une violence soudaine, abandonnant sa ligne et passant à gauche.

Ah! mon père, tenez, je vous en supplie... laissez-moi partir!... ou je ne réponds plus de moi... Que vous le vouliez ou non, je me ferai soldat!

LE COMTE, d'abord consterné, se remet, et s'approchant de son fils, il lui dit d'un ton de reproche et de dignité :

Que venez-vous de dire, mon fils?

LE VICOMTE, très-agité et très-ému.

Pardonnez-moi, mon père... je vous aime, je vous vénère... mais quand je pense... et j'y pense toujours... à l'existence qui m'attend, à cette longue vie que je passerai là oisif, inutile, inerte... sans avenir, sans honneur, sans patrie... ah! ma tête s'égare; je voudrais être le fils du dernier des paysans et être un homme! Ayez pitié de moi, mon père, je vous en prie! je connais vos principes... je les respecte, mais enfin, être soldat, cela ne déshonore personne!... j'ai du sang de soldat dans les veines!... eh bien! laissez-moi être soldat.

LE COMTE.

Mon fils, je n'entrerai pas avec vous dans la discussion de nos principes, je ne ferai appel qu'à votre cœur... (Très-ému.) Mon enfant, je suis vieux, je suis pauvre... je suis seul... il n'y a dans ma vie qu'une douceur... c'est vous... ne me quittez pas!

LE VICOMTE, attendri.

Jamais, mon père. (Il baise la main que lui donne son père.)

LE COMTE.

Je vous remercie.

LE VICOMTE.

Seulement, mon père, souffrez que je prenne, au moins de loin, quelque part à ce qui se passe dans le monde des vivants. Tenez, si vous me permettiez de parler avec vous des choses de mon temps, de mon pays, cela me soutiendrait le cœur.

LE COMTE.

Mais je vous le permets, mon enfant, et même vous me ferez plaisir, car moi-même, je vous l'avoue, j'ai quelquefois trouvé bien rigoureuses les idées de votre grand'mère sur les devoirs de la noblesse en ce temps-ci. En juillet 1830, quand elle m'ordonna de quitter l'épée, que je venais de prendre à peine, j'essayai de la fléchir en vain. Vous connaissez ma mère... elle est absolue, un peu altière... et elle en a le droit... c'est une Lorraine!... car par elle nous sommes Lorraine, vous le savez!

4

LE VICOMTE.

Oui, oui, mon père, je sais que nous sommes Lorraine. (A part.) Malheureusement!

LE COMTE.

Je lui obéis, mais non sans amertume... et puisque nous en sommes aux confidences, mon fils, vous allez voir que votre père a eu aussi ses tentations et ses faiblesses. Alors, comme aujourd'hui, ma mère prétendait qu'aucun bruit du dehors, qu'aucun souffle du siècle ne pénétrât dans sa maison... Moi... j'étais né militaire... puis j'avais des camarades à l'armée d'Afrique... Ne pouvant les y suivre, je voulus du moins savoir ce qu'ils y faisaient... bref, je commis une étrange folie... je m'abonnai secrètement à un journal...

LE VICOMTE, ravi.

Vraiment! (Il tire un journal de sa poche.) Eh bien! tenez, mon père!...

LE COMTE.

Comment! vous aussi, malheureux enfant!...

LE VICOMTE, avec expansion.

Depuis trois ans, mon père! depuis qu'on se bat en Crimée, en Italie, en Chine, et un peu partout... Dame! j'aime la bataille comme vous, mon père... et si je ne peux pas y aller, je veux savoir au moins ce qui s'y passe!

LE COMTE, s'animant.

Eh bien! tu me le diras, mon ami, veux-tu? Nous en causerons tous deux, n'est-ce pas?

LE VICOMTE.

Oh! mon père, mais c'est mon rêve!

LE COMTE.

Quand nous serons seuls!

LE VICOMTE, s'exaltant.

Oui, mon père. Car enfin voyons, mon père... avant tout, nous sommes Français, n'est-ce pas?

LE COMTE, entraîné.

Mais certainement, mon ami, nous sommes Français... (Il lui

prend le bras.) Et persuade-toi bien que je ne suis pas de ceux pour qui la gloire de nos armes s'est arrêtée à Fontenoy... il y a eu depuis, je suis juste, des actions de guerre très-distinguées!...

LE VICOMTE.

Parbleu, mon père! Fontenoy... mon Dieu, Fontenoy, c'était très-beau, sans doute! Mais parlez-moi de trois cent mille hommes et de six cents canons... Voilà une bataille! à la bonne heure!

LE COMTE, discutant avec force.

Écoute, mon ami. Écoute! certainement l'art de la guerre s'est développé... les armes savantes surtout, le génie, l'artillerie, ont fait des progrès immenses... Mais nous avions dans ce temps-là une fière cavalerie?

LE VICOMTE, avec une ardeur croissante.

Mais nous l'avons toujours, mon père, notre cavalerie! et nous avons de plus notre infanterie!... et la première du monde!... Mais à l'Alma, mon père, à Magenta, à Solferino, nos petits pantalons rouges avec leurs baïonnettes... Je vous conterai cela, mon père!

LE COMTE.

Vraiment! Ils se battent bien?

LE VICOMTE.

Comme des lions, mon père!

LE COMTE.

Eh bien, ça ne m'étonne pas? à les voir marcher seulement, n'est-ce pas, Charles, de ce pas redoublé qu'ils ont maintenant... (Il marque le pas de charge.) on sent qu'il n'y a pas moyen...

LE VICOMTE, riant d'enthousiasme.

Qu'ils vont tout manger, n'est-ce pas, mon père?

LE COMTE, au comble de l'exaltation.

Tout dévorer!... tout... (Il s'arrête brusquement comme devant une soudaine apparition.) Ma mère! chut, nous en reparlerons, mon ami. (Il reprend vivement sa pose de pêcheur, Son fils l'imite à la hâte.)

SCÈNE II.

Les Mêmes, LA COMTESSE DOUAIRIÈRE[1],

entrant à gauche, un ouvrage de tricot à la main.

LA COMTESSE, d'un ton grave et solennel.

Eh bien, mes enfants, la pêche est-elle miraculeuse?

LE COMTE.

Hélas, non! ma mère, elle est bien maigre.

LA COMTESSE.

Quoi! néant?

LE COMTE.

Néant, ma mère, vous l'avez dit.

LA COMTESSE, s'asseyant.

Eh bien, j'en suis surprise... Je croyais, mes enfants, trouver la rive couverte des fruits de vos exploits... car l'orage s'est montré un instant à l'horizon.

LE VICOMTE.

Que dit ce soir votre baromètre, madame?

LA COMTESSE.

Ne me parlez pas de mon baromètre, mon petit-fils. Je ne sais plus comment le qualifier. Que penser d'un instrument qui s'obstine à indiquer la tempête quand le ciel est du plus bel azur? Est-ce donc à moi de lui apprendre le temps qu'il fait? Encore un bénéfice des chemins de fer, mes enfants! Grâce à cette perpétuelle trépidation du sol, pas un baromètre, pas une pendule à dix lieues à la ronde qui ne batte la campagne! C'est un fait qui n'a pas besoin de commentaire. (Plévin paraît à gauche.)

1. La comtesse, le comte, le vicomte.

SCÈNE III.

LES MÊMES, PLÉVIN, en costume breton. Il se tient debout respectueusement son chapeau à la main [1].

LA COMTESSE.

Eh bien, qu'y a-t-il, Plévin ?

PLÉVIN.

Madame la comtesse, c'est mon neveu, le petit Yvon, qui est venu pour le mariage de sa cousine... Il arrive de Brest, où il est en garnison, et il voulait présenter ses devoirs à madame la comtesse.

LA COMTESSE.

Eh bien, fais-le venir.

PLÉVIN, avec embarras.

Madame la comtesse, c'est que... je sais que son uniforme ne plaît pas beaucoup à madame la comtesse... et il n'a pas pu le quitter... à cause du règlement.

LA COMTESSE.

Va pour l'uniforme... qu'il approche. (Elle s'assied sur le banc.)

PLÉVIN, se retournant.

Pssitt! Yvon! (Le comte et le vicomte se placent debout près de la comtesse assise. — Plévin se retire au moment où Yvon entre.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, YVON, en uniforme de caporal de voltigeurs : deux médailles sur la poitrine. — Il salue [2].

LA COMTESSE, royalement.

Bonjour, Yvon! je suis bien aise de vous voir.

1. Plévin, la comtesse, le comte, le vicomte.
2. Yvon, la comtesse, le comte, le vicomte.

YVON, *étirant ses moustaches avec embarras.*

Madame la comtesse...

LA COMTESSE, *à part au comte.*

Il infecte la pipe... (*Haut.*) Eh bien, jeune homme, vous servez donc sous le drapeau ?

YVON.

Oui, madame la comtesse.

LA COMTESSE.

Sous un drapeau qui n'est pas le mien, malheureusement.

YVON, *simplement.*

Oui ! malheureusement, madame la comtesse... certainement... car c'est un drapeau qui se porte bien.

LA COMTESSE, *plus sèche.*

Hein !... Avez-vous fait campagne récemment?... D'où venez-vous ?

YVON.

De Pékin, madame la comtesse.

LA COMTESSE.

De Pékin ! (*Au comte.*) De Pékin ?

LE COMTE.

Il paraît, ma mère.

LA COMTESSE, *à Yvon.*

C'est une plaisanterie !

YVON.

Je ne me permettrais pas, madame la comtesse.

LA COMTESSE.

Et pourquoi étiez-vous allés à Pékin, s'il n'y a pas d'indiscrétion à vous le demander ?

YVON, *en soldat.*

Mais je me suis laissé dire, madame la comtesse, que c'était relativement à l'avantage du commerce — et à l'honneur des armes.

LA COMTESSE, souriant amèrement, au comte.

Comme on les trompe !... (Haut.) Eh ! dites-moi, jeune homme, quel est l'esprit de l'armée ?

YVON.

L'esprit de l'armée, madame la comtesse ?

LA COMTESSE.

L'esprit de l'armée, sans doute... quand on vous traîne au bout du monde... en Chine, par exemple... êtes-vous satisfaits ?

YVON.

Très-satisfaits, madame la comtesse, très-satisfaits... parce que, vous savez, on aime à voir du pays... et puis, voyez-vous, la Chine n'est pas un endroit triste... nous y avons même joliment ri, je vous assure... il y a là des particuliers extrêmement divertissants... les militaires surtout, qui ont des robes jaunes avec des singes peints sur l'estomac et dans le dos... et des arbalètes du temps du père Adam ! Tenez, madame la comtesse, moi, j'ai été blessé en Chine... Eh bien ! jamais je n'ai tant ri... Savez-vous ce que je reçus là, dans l'épaule ? — Une flèche, madame la comtesse, pareille à celles que nous faisions autrefois, M. le vicomte et moi, pour tuer les moineaux... une flèche qui m'entra par ici (Il montre une épaule.) et qui me sortit par là... Ah ! non, jamais je n'ai tant ri, ma parole d'honneur ! (Il rit.)

LA COMTESSE, bas au comte.

Il est à moitié imbécile. (Haut et se levant.) Donnez-moi le bras, mon fils, je désire faire un peu d'exercice. (Passant devant Yvon.) Enchantée de vous avoir vu, jeune homme.

YVON.

C'est bien réciproque, madame la comtesse, certainement. (Il passe à droite.)

LA COMTESSE, au comte.

Ils l'ont abruti ! (Elle sort à gauche avec le comte.)

SCÈNE V.

YVON, LE VICOMTE.[1]

Le vicomte est allé reconduire la comtesse puis il redescend vivement vers Yvon

LE VICOMTE, lui tendant la main.

Bonjour, Yvon, tu vas bien?

YVON.

Très-bien, monsieur le vicomte... Toujours un peu sévère, la grand'maman?

LE VICOMTE.

Toujours un peu... Eh! dis-moi, qu'as-tu donc là? c'est la médaille militaire?

YVON.

Oui, monsieur le vicomte.

LE VICOMTE.

C'est bien, cela, mon ami... et celle-ci, c'est la médaille d'Italie... tu étais donc en Italie, Yvon?

YVON.

Oui! oui! monsieur le vicomte.

LE VICOMTE.

Ce n'était pas comme en Chine, là! eh!

YVON.

Ah! mais non, monsieur le vicomte. Dame! vraiment non! les Chinois et les Autrichiens, ça fait deux! Ah! ça, les Autrichiens, voilà ce qu'on peut appeler des ennemis vraiment agréables... avec ceux-là, du moins, quand on est vainqueur... eh bien, ça flatte, ça fait plaisir!

LE VICOMTE, à part, tristement.

Heureux gas... (Haut.) Eh! dis-moi, c'est l'épinglette, ça, n'est-ce pas?

1. Le vicomte, Yvon.

YVON.

Oui, monsieur le vicomte, pour nettoyer le fusil.

LE VICOMTE.

Oui, oui... et la giberne, vous la portez ici, n'est-ce pas?

YVON.

Comme cela, monsieur le vicomte, là!

LE VICOMTE, touchant les guêtres d'Yvon.

C'est en cuir, ceci, n'est-ce pas?

YVON.

En cuir, oui, monsieur le vicomte.

LE VICOMTE.

C'est gentil... Ah! vous n'avez pas le sabre-baïonnette, vous autres? vous avez le poignard... Dis-moi, on peut s'en servir à la main, n'est-ce pas?

YVON.

Très-bien... tenez! (Il dégaine son sabre.)

LE VICOMTE, s'emparant du sabre avec amour.

Donne... comme cela... n'est-ce pas? ah! c'est même très-commode... une bonne arme... (Il pousse une ou deux bottes avec le poignard. Sa grand'mère se présente devant lui tout à coup. Il s'arrête consterné.)

SCÈNE VI.

Les Mêmes, LA COMTESSE, LE COMTE[1].

LA COMTESSE.

Eh bien! est-ce que vous êtes en démence, Charles?

LE VICOMTE.

Madame, je jouais avec la baïonnette d'Yvon.

LA COMTESSE.

Aimable jeu... (Passant à droite.) Laissez-nous... Yvon!

1. Le comte, la comtesse, le vicomte, Yvon.

YVON.

Madame la comtesse. (Il donne une poignée de main au vicomte, s'éloignant.) Quelle cariatide!

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, LE COMTE, LE VICOMTE[1].

LA COMTESSE.

Pendant que vous jouez comme un niais avec la baïonnette d'Yvon, savez-vous ce qui se passe, monsieur? Tout le pays est dans la désolation... et vous nous voyez consternés, votre père et moi.

LE VICOMTE.

Mais qu'y a-t-il donc, mon père?

LE COMTE.

Mon pauvre ami, les Guy-Châtel sont ruinés, dit-on.

LE VICOMTE.

Oh! Dieu!

LA COMTESSE.

Ruinés... dépouillés... chassés... et par qui? juste ciel! par ce détestable Morel dont le grand-père ferrait les chevaux du mien! car je me rappelle parfaitement l'avoir vu ferrer des chevaux et flamber des roues de charrette devant sa misérable porte! La roue tournait avec un bruit que j'entends encore... frou... frou... et une fumée infecte...

LE VICOMTE.

Mais cette nouvelle... est-elle certaine, madame?

LA COMTESSE.

Comment ne le serait-elle pas quand tous les domestiques du château sont là dans la cour, pleurant toutes leurs larmes? Les Guy-Châtel! certes, mes enfants, leurs prétentions sont un peu

1. Le comte, le vicomte, la comtesse.

surfaites! L'origine qu'ils veulent tirer du duc Nomenoë est fabuleuse à mon sens... mais ils n'en sont pas moins de fort grande maison, et leur chute ne laisse rien d'égal dans cette province.

LE VICOMTE.

Mon père, si nous allions au château? il me semble... (Le marquis et Blanche paraissent au détour du chemin qui borde l'étang.)

LE COMTE.

C'est inutile, mon fils, les voici... Ma mère, les voici. (Tous deux se découvrent.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE MARQUIS, BLANCHE[1].

LE MARQUIS, avec dignité.

Ma cousine, je crois que vous connaissez notre triste fortune. Nous venons, ma sœur et moi, vous demander pour quelques jours l'hospitalité.

LA COMTESSE.

Vous êtes les bienvenus, et nous vous remercions de l'honneur que vous nous faites... Ma cousine... (Elle interrompt son accent solennel et dit avec une simplicité émue.) Pauvre petite! (Elle s'essuie les yeux.)

BLANCHE.

Madame... (Le comte et le vicomte serrent la main du marquis.)

LE COMTE.

Mais, mon ami, ce désastre est-il donc complet? (Le vicomte fait asseoir la comtesse sur une chaise.)

LE MARQUIS.

Beaucoup moins qu'on ne le dit; ma sœur qui se retire... c'est sa volonté... dans le couvent de Saint-Joseph de Pleyben, fondé par ses ancêtres, n'y entrera pas en mendiante; elle y apportera une dot digne de son nom.

1. Le comte, le vicomte, la comtesse, le marquis, Blanche.

BLANCHE.

Mon frère... je vous demande encore...

LE MARQUIS.

Ma décision, mon enfant, est irrévocable. Quant à moi, je n'ai d'autre domaine maintenant que le vieux donjon ruiné qui est là-haut, sur la lande, et que personne ne songe à me disputer... je m'y installerai tant bien que mal... Sans être un rêveur, j'aimerais à finir dans le lieu qui fut le berceau de ma famille... c'est une idée qui me plaît.

LA COMTESSE, avec une dignité émue.

Mes enfants et mes amis... je vous prie d'excuser ma faiblesse... je devrais vous donner l'exemple du courage... mais il y a vraiment des instants où ma vieillesse succombe sous le fardeau... J'ai vu tomber tour à tour tout ce que j'ai aimé sur la terre... et il semble que nous soyons une race condamnée et proscrite. (On entend tinter dans le lointain la cloche de l'Angelus. L'orchestre accompagne en sourdine.) Mais relevons nos cœurs... n'oublions pas que celui qui nous éprouve est celui qui nous aime... et bénissons humblement la main qui nous frappe... (Le comte et le vicomte se découvrent avec gravité. Le marquis reste couvert. La comtesse s'adressant au marquis.) Ne vous unirez-vous pas à ces sentiments, monsieur ?

LE MARQUIS, sombre et dur.

Ne me le demandez pas en ce moment, madame. (La comtesse regarde Blanche, celle-ci s'approche de lui et d'un ton suppliant.)

BLANCHE.

Mon frère !

LE MARQUIS.

Pas en ce moment !

BLANCHE.

Mon frère, je vous en supplie... dites avec nous... que son nom soit béni !

LE MARQUIS, la regardant avec émotion, hésite encore, puis se découvrant, d'une voix tremblante.

Eh bien !... qu'il soit béni !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, PLÉVIN, puis MADELEINE, TINA, JEANNICK, HOEL, PAYSANS ET PAYSANNES.

PLÉVIN, avec embarras.

Madame la comtesse, pardon... pardon, mademoiselle... c'est ma fille qui se rendait au château avec ses demoiselles d'honneur.... suivant l'usage... et maintenant elle n'ose plus.

BLANCHE.

Pourquoi donc? Qu'elle vienne! Je ne veux pas que nos chagrins particuliers troublent son bonheur ni celui de personne.

PLÉVIN.

Madeleine! (Madeleine entre, suivie de ses trois filles d'honneur. Elles portent toutes quatre le costume des mariées de la Cornouaille : rubans d'or et d'argent, galons, plaques, scapulaire, orfévrerie un peu grossière, mais éclatante, qui leur donne une apparence de madones. Elles s'avancent près de Blanche. — Des paysans en costume de fête, avec la large ceinture blanche serrée par une boucle et une plaque en cuivre ouvragé. — Domestiques du château. Jeannick est parmi eux. — Au même instant, le vieil Hoël paraît au fond de l'étang, et reste dans l'ombre, observant ce qui se passe d'un air farouche.

MADELEINE s'agenouille, et, offrant un bouquet à Blanche, elle murmure avec beaucoup d'émotion.

Mademoiselle, joie et bonheur sur votre maison!

BLANCHE, souriant avec tristesse, prenant le bouquet et faisant relever Madeleine.

Mon enfant, je vous répondrai comme dans la ballade : Joie et bonheur sur vous, plus que je n'en ai... (Elle détache la croix qu'elle porte et la lui donne.) Voici mon présent, mon enfant... (Aux filles d'honneur.) Et vous, mes chères filles... tenez... (Elle ôte ses bagues et les leur donne. — Se retournant.) Toi aussi, mon petit page, te voilà... Je comprends ta chanson, maintenant!... Tiens! prends cette bague qui te plaisait.

JEANNICK, s'incline, et lui baisant la main.

Mademoiselle!... (Il prend la bague.)

BLANCHE, se retournant un peu pour parler à ses domestiques et aux paysans qui l'entourent.

Je n'oublierai personne, car je veux que personne ne m'oublie... Et je vous en prie tous, si vous voulez me garder un souvenir qui me touche, soyez fidèles aujourd'hui et toujours à vos anciens usages et à vos douces fêtes... que j'ai tant aimées! (Elle s'attendrit malgré elle, et ajoute à demi-voix.) Adieu! venez, mon frère, je vous prie! (Elle sort appuyée sur le bras de son frère. — La comtesse, le comte, le vicomte la suivent. — Tous les assistants s'éloignent, excepté Hoël et Jeannick. Celui-ci s'est assis sur le banc.)

SCÈNE X.

HOEL, JEANNICK, assis près de l'étang, la tête dans ses mains.

HOËL, touchant l'épaule de Jeannick [1].

Jeannick!

JEANNICK.

Grand-père!

HOËL.

Tu vas aller à l'usine...

JEANNICK.

Oui, grand-père!

HOËL.

Tu vas demander M. Morel, et lui remettre la bague de la demoiselle.

JEANNICK.

La bague?

HOËL.

Tu vas lui dire que la demoiselle t'envoie, qu'elle veut lui parler à lui seul; qu'elle assistera ce soir à la bénédiction des mariés dans la chapelle Saint-Michel, et qu'au retour elle l'attendra dans la lande... devant le calvaire.

1. Hoël, Jeannick.

JEANNICK, *effrayé.*

Grand-père!

HOËL.

C'est pour le bien.

JEANNICK.

Mais M. Morel... il se méfiera... il n'ira pas?

HOËL.

Qu'il se méfie ou non, il ira... Toi, tu viendras me rejoindre... Jure-moi de m'obéir!

JEANNICK.

Oui!

HOËL.

Sur ton salut, enfant!

JEANNICK, *se lève.*

Oui!

HOËL.

Va!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

QUATRIÈME TABLEAU.

LA LANDE SAINT-MICHEL.

Une sorte de bruyère dans un carrefour d'un aspect sauvage. A gauche, une croix de granit portant, à la mode bretonne, des personnages sculptés sur les branches de la croix. A droite, un sentier escarpé qui tourne au milieu des rochers et qui conduit sur le sommet de la lande. Au fond, une immense vallée dans laquelle on aperçoit çà et là des ruines féodales et des débris druidiques. Adossée contre l'escarpement du sentier à droite, la ruine d'un dolmen.

SCÈNE PREMIÈRE.

La nuit tombe, Hoël est debout sur le sentier; il tient son fusil. On entend au loin des chants et des sons de cornemuse qui, se rapprochant peu à peu, marquent vivement le rhythme accentué, rustique et un peu farouche, d'une chanson bretonne.

HOËL, qui écoute d'un air pensif.

Oui, ils reviennent de la chapelle Saint-Michel! et ils vont fleurir la croix en passant, suivant l'usage, mais ils ne feront que passer. (Les chants se rapprochent de plus en plus, puis la troupe des danseuses et des danseurs en toilette de fête apparaît au haut du sentier et s'arrête. Hoël se retire à droite, dans l'ombre du dolmen, et s'asseoit sur une pierre brisée.)

SCÈNE II.

MADELEINE, TINA, GENEVIÈVE, PAYSANS ET PAYSANNES, JOUEURS DE CORNEMUSE.

Air nouveau de M. DE GROOT.

LES HOMMES.

Aliké !... ma douce belle,
Quel présent peut vous toucher?
La gentille tourterelle,
Qui chante sur le clocher?
Aliké ! Aliké !

LES FILLES.

Va mignon, Néan Keddé ! (*bis.*)

(Ils descendent sur le devant de la scène.)

Aliké!... La tourterelle
Qui chante sur le clocher,
Si vous la voulez, ma belle,
Je monte vous la chercher.
Aliké? Aliké !

LES FILLES.

Va mignon, Néan Keddé ! (*bis.*)

LES HOMMES.

Aliké!... la jeune fille,
Quel présent peut vous toucher?
Est-ce l'étoile qui brille?
Au ciel j'irai la chercher.
Aliké ! Aliké !

LES FILLES.

Va mignon, Néan Keddé !

(Ils forment une ronde autour de la croix.)

LES HOMMES.

Aliké!... ma douce belle,
Quel présent peut vous toucher?
Est-ce un pauvre cœur fidèle,
Que Dieu fit pour vous aimer?
Aliké! Aliké!

LES FILLES.

Va mignon! Mé! ia! ié!

(Les paysannes quittent les paysans, et viennent s'agenouiller au pied de la croix, en y déposant leurs bouquets. — Un paysan attache au milieu de la croix une grande couronne de feuillages et de fleurs. — Madeleine, se détachant du groupe et s'approchant d'Hoël.)

MADELEINE.

Eh bien! père Hoël, est-ce que vous ne descendez pas avec nous jusqu'à la ferme... nous allons danser toute la nuit sur l'aire neuve... cela vous distraira.

HOËL.

Je n'ai pas le cœur à la joie... passez, ma fille!

MADELEINE.

Vous pensez à la demoiselle?... et moi aussi, allez... j'ai beau faire, j'ai plus envie de pleurer que de chanter... mais elle l'a voulu, vous savez... elle ne veut pas que nous perdions courage... Voyons, venez, père Hoël... il n'y avait pas de bonne fête sans vous autrefois... vous me porterez bonheur.

HOËL.

Je ne porterai bonheur à personne cette nuit... Passez!

MADELEINE.

Eh bien! priez pour moi, n'est-ce pas, Hoël? (Les paysannes se relèvent.)

HOËL.

C'est moi qui ai besoin de vos prières, enfant... Passez!

MADELEINE.

A revoir, père Hoël!

HOËL.

Adieu !

MADELEINE, retournant vers ses compagnes. Tristement.

Il ne veut pas !... Allons !... à l'aire neuve, nous autres !...

TOUS.

A l'aire neuve ! (La musique reprend l'air de la ronde. Tous s'éloignent et disparaissent sur le revers de la lande.)

SCÈNE III.

HOEL se lève et les soit lentement en les regardant s'éloigner.

Ah !... à mesure que le moment approche... le courage me manque et ma pauvre tête se trouble... Que vais-je dire ?... que vais-je faire ?... Un moment terrible, mon Dieu !... (Tout à coup, prêtant l'oreille dans la direction du sentier qui monte à droite.) Jeannick, peut-être ?... Non... c'est le pas d'un homme !... (Avec un soupir.) Allons !... c'est lui ! (Il se retire dans l'ombre à gauche ; au même instant Georges paraît à droite sur le haut du sentier.)

SCÈNE IV.

GEORGES, HOEL, dans l'ombre des rochers [1].

GEORGES.

Quel étrange message !... Je n'y puis croire encore... et cependant elle a été si dure... si injuste pour moi... elle a pu se repentir... Le calvaire !... le voici !... et puis cet enfant était bien envoyé par elle... il était sincère... il pleurait... Personne... voyons... si elle vient du manoir, ce chemin y conduit, je pense... (Il s'avance vers la gauche.)

HOËL, sortant de l'ombre, brusquement.

Il ne viendra personne que moi, monsieur !

1. Hoël, Georges.

GEORGES, reculant, avec défiance.

C'est vous, Hoël?

HOËL.

C'est moi qui ai voulu vous parler, monsieur Morel!

GEORGES.

Pourquoi ici?

HOËL.

Parce qu'ici, seuls tous deux, sous l'œil de Dieu, et le pied sur la bruyère qui nous recouvrira tous deux un jour, j'ai espéré que vous m'écouteriez mieux, monsieur Morel, que votre cœur s'ouvrirait plus facilement à des sentiments de justice et de vérité.

GEORGES.

Que veux-tu dire?

HOËL.

En dépouillant l'orpheline, vous avez obéi à la rancune et à la vengeance, monsieur Morel, et ce n'est pas bien.

GEORGES.

Hoël, vous ne savez rien de ce qui se passe dans le monde. Je n'ai dépouillé personne. Il n'y a eu entre M. de Guy-Châtel et moi qu'un marché loyal, dont il a lui-même reconnu les avantages. Interrogez-le, si vous en doutez.

HOËL.

Je voudrais vous croire, monsieur Morel; je ne le puis pas... (Mouvement de Georges.) Je sais ce qui se passe mieux que vous ne pensez... vous aimez la jeune fille... vous ne pouvez pas le nier... car depuis longtemps j'ai suivi toutes vos manœuvres... j'étais là chaque soir quand elle vous trouvait partout sur ses pas... J'étais là aujourd'hui encore quand vous êtes entré au château... vous lui avez parlé d'amour, et elle vous a repoussé, comme c'était son devoir, noble fille!... et vous, vous vous êtes vengé... et ce n'est pas bien!

GEORGES, avec colère.

Vous avez mal vu et mal entendu, vous êtes fou, Hoël. Allons! assez! En deux mots, que me demandez-vous?

HOËL.

Je vous demande... non! je vous supplie, monsieur Morel, je vous supplie de rendre l'héritage à ceux que vous en avez dépouillés... je vous supplie de me laisser descendre dans ma tombe innocent et les mains pures, comme j'ai vécu... Vous le savez, monsieur Morel, jamais je n'ai fait le mal... jamais je n'y ai songé, même quand vous et les vôtres vous détruisiez autour de moi tout ce que j'aimais, tous les souvenirs de mon enfance... toutes les consolations de ma vieillesse... (Se redressant.) Mais quand vous chassez de leur dernier héritage le fils et la fille de nos plus anciens seigneurs, de ceux qui ont été nos maîtres et nos amis, notre exemple et notre honneur... dans la paix et dans la guerre... depuis qu'il y a une terre de Bretagne sous le ciel... Ah! c'est là une action, voyez-vous, qui ferait pleurer les anges... et qui fait monter des pensées de sang sous les cheveux blancs d'un vieillard!

GEORGES.

Mais enfin... tu me menaces donc, misérable! (Il fait un pas vers lui.)

HOËL, avec une fermeté brève.

Pas un pas de trop, monsieur Morel! Je suis un vieux chasseur, vous savez... je ne me laisse pas désarmer!... Je vous supplie, encore une fois, monsieur Morel, de faire justice!... Je ne connais pas la loi... mais ce qui est juste est juste... et vous devez le pouvoir, si vous le voulez!

GEORGES, d'une voix sombre, à part.

Autant parler à une bête fauve qu'à ce fanatique. Allons! je suis un homme perdu! (Il prête soudain l'oreille, dans la direction du sentier à gauche.)

HOËL, écoutant aussi, mais sans quitter Georges de l'œil.

Je connais mieux que vous les bruits de la lande, monsieur Morel... on monte le sentier... j'entends les pas comme vous... mais ce n'est pas un secours qui vous arrive... n'y comptez pas! C'est l'enfant... c'est Jeannick!... Monsieur Morel, ne me désespérez pas... accordez-moi ce que je vous demande. (Le chœur fait entendre au loin l'air de la ronde.)

GEORGES.

Je ne le puis, ni le veux, tu entends.

HOËL.

C'est dit?

GEORGES.

C'est dit!

HOËL.

Eh bien! s'il vous reste une goutte de sang chrétien dans le cœur, faites votre prière, monsieur, car, aussi vrai qu'il y a un Dieu dans le ciel, vous allez mourir!...

GEORGES.

Misérable vieillard! oses-tu bien invoquer, en ce moment, le nom de ton Dieu que tu déshonores!...

HOËL.

Il nous jugera tous deux, et avant peu... A genoux!...

GEORGES.

A genoux toi-même, bandit! les hommes comme moi meurent debout.

HOËL, avec un geste farouche, apprêtant son arme.

Eh bien!... (Blanche paraît à gauche et pousse un cri.)

BLANCHE.

Hoël! (La jeune fille se précipite, et se place devant Georges.)

SCÈNE V.

HOEL, GEORGES, BLANCHE[1].

BLANCHE, au vieillard, avec un geste impérieux.

Va-t'en! va!

HOËL.

Je m'en vais, mademoiselle, je m'en vais! (Il attache sur eux un regard de soupçon.) Que se passe-t-il donc? Le frère va le savoir. (Il disparaît à gauche.)

1. Hoël, Blanche, Georges.

SCÈNE VI.

GEORGES, BLANCHE[1].

BLANCHE, brisée, d'une voix faible.

Oh ! Dieu ! mon Dieu !

GEORGES, s'approchant d'elle.

Mademoiselle...

BLANCHE.

Pardon, monsieur, pardon ! (Elle va en chancelant jusqu'à la croix, s'affaisse sur les degrés et sanglote la tête dans ses mains. Les chants reprennent dans le lointain.)

GEORGES, la regardant, à part.

Oh ! chère enfant ! (S'approchant.) Que voulez-vous? qui faut-il appeler ? dites?...

BLANCHE.

Oh ! personne ! (Elle se relève.) C'était l'émotion... la fatigue... la terreur !... L'enfant avait tout compris... il m'a tout dit... je suis accourue... Maintenant je me retire, monsieur... il faut que je retourne avant qu'on ne s'aperçoive de mon absence...

GEORGES.

Vous venez de me sauver la vie, mademoiselle; à mon tour, ne puis-je rien faire pour vous ?...

BLANCHE.

Monsieur ! soyez généreux, et pardonnez ! pardonnez à ce malheureux son épouvantable folie !...

GEORGES.

C'était son dévouement pour vous qui l'avait poussé au crime, je lui pardonne...

BLANCHE.

Je vous remercie ; adieu !

1. Blanche, Georges.

GEORGES.

Mademoiselle !... puis-je vous demander, s'il est vrai, comme on me l'a dit, que vous allez renoncer au monde... vous retirer dans un couvent ?

BLANCHE, *d'un accent plus ferme.*

C'est vrai, monsieur !

GEORGES, *avec tristesse.*

Ah ! rappelez donc ce vieillard, et qu'il prenne ma vie si vous n'en voulez pas !...

BLANCHE.

Monsieur !

GEORGES.

Ah ! je le sais ! mademoiselle ! depuis que vous vivez, vous n'avez pensé à moi que comme à un ennemi. Un ennemi, grand Dieu ! mais vous n'étiez encore qu'un enfant, quand je vous voyais passer de loin avec votre mère sur le chemin de l'église, déjà grave et charmante comme vous êtes, déjà je vous aimais, et dans le secret de mon cœur, je vous dévouais ma vie ! je pouvais comprendre dès ce temps-là les abîmes qui nous séparaient, mais à force de travail, de volonté, de passion, j'espérais les combler un jour. Je puis dire que je n'ai pas fait un seul pas dans ma rude carrière dont vous ne fussiez le but unique, la seule espérance !... Tout ce que j'ai pu avoir de courage, d'ardeur, de vertu, c'était vous qui me l'inspiriez ! si j'ai honoré mon nom, c'était pour vous plaire ; si j'ai fait le bien, c'était pour vous toucher ; si j'ai voulu la richesse... c'était pour racheter un jour votre héritage et le mettre à vos pieds... Voilà la vérité !...

BLANCHE.

Monsieur !

GEORGES.

Et vous, vous me haïssez, n'est-ce pas ?

BLANCHE.

Je ne hais personne. Mais... que pouvez-vous espérer de cet entretien, monsieur... y avez-vous songé ?... Qu'y a-t-il de commun entre nous ?... Tout ce que j'ai appris à aimer, vous le mé-

prisez... Tout ce que je respecte, vous l'outragez... Tout ce que je crois, vous le blasphémez ! Quel bonheur serait donc possible entre nous deux ?... Ah ! comprenez-moi bien, monsieur, si quelque jour, par quelqu'une de ces faiblesses dont personne n'est maître, si quelque jour je sentais mon cœur se rapprocher du vôtre... ce serait ce jour même que je choisirais pour quitter le monde... pour aller cacher... étouffer dans l'ombre du cloître, un sentiment qui me ferait horreur comme un sacrilége !

GEORGES.

Ah ! juste ciel !... ainsi vous m'aimez ! (Mouvement de Blanche qui passe à droite.) Non ! vous pourriez m'aimer un jour... vous l'avez dit ! Et vous me fuyez, et vous condamnez ma vie au désespoir, la vôtre à la solitude, au regret peut-être ! et tout cela, pourquoi ?... Parce qu'on vous a enfermée, depuis votre enfance, dans les souvenirs, les illusions, les rêves du passé ! Parce qu'on vous a peint sous de fausses et odieuses couleurs le monde qui le remplace ! Eh bien ! je vous en supplie, mademoiselle, apprenez à le mieux connaître, à le mieux juger... laissez-moi le temps d'ouvrir vos yeux à la lumière, à la vérité... et vous saurez bientôt que ce monde a aussi ses vertus, sa foi, sa noblesse, dignes d'être aimées, partagées par une âme comme la vôtre !

BLANCHE.

Monsieur, ce monde nouveau, qui est votre œuvre, tout ce que j'en vois, tout ce que j'en sais, attriste mes yeux et me dessèche l'âme... Je ne veux pas le connaître davantage. Je sens que je ne l'aimerai jamais. Je resterai fidèle au passé. Je lui dois tout ce que je suis... non-seulement le nom dont je suis fière, mais les plus hautes pensées comme les plus doux songes de ma vie... Vous pouvez achever de détruire dans ce pays tout ce qui le rappelle, vous n'en détruirez pas l'amour, le respect, la religion dans mon cœur !...

GEORGES.

Oh ! grand Dieu ! briser sa vie contre des fantômes ! contre des mensonges ! oui ! des mensonges ! car enfin ce passé que vous aimez assez pour vouloir vous ensevelir avec lui... le connaissez-vous bien, malheureuse enfant ? Non ! vous en connaissez la lé-

gende, la poésie... mais l'histoire dans sa vérité, vous l'ignorez! Eh bien! lisez-la donc sur ces poétiques souvenirs dont cette terre est couverte! (Il lui montre la plaine jonchée de ruines.) Tenez! il n'y en a pas un qui ne porte une trace de larmes ou de sang! Demandez à ces vieux autels des religions barbares! Demandez à toutes ces ruines des siècles de ténèbres, à ces tours, à ces murailles, à tous ces témoins des âges qui vous sont si chers, des âges de guerre sans fin, d'oppression sans merci, de servitude sans espoir!... Ah! si tous les malheureux oubliés, qui dorment là sous le gazon, pouvaient se réveiller tout à coup et vous parler, et vous dire leurs souffrances... leurs désespoirs... leurs tortures... toute noble que vous êtes... votre cœur de femme et de chrétienne se soulèverait d'horreur et saignerait de pitié!

BLANCHE.

Regardez mieux autour de vous, monsieur... parmi ces ruines, il y en a de récentes, elles vous diront que les persécutions sans pitié et les autels barbares n'ont pas été le privilége de ce passé que vous calomniez... en insultant mes ancêtres. Pour leur honneur et pour le mien, j'en ai trop entendu... adieu!

GEORGES, faisant un geste pour la retenir, puis la repoussant.

Adieu donc! partez! oui, partez! car j'ai trop longtemps humilié ma fierté devant la vôtre, le nom de mon père devant le nom du vôtre! Partez! allez rejoindre sur les dalles du cloître les statues glacées de vos ancêtres! Allez avec les morts et laissez vivre les vivants! Adieu! (Blanche recule effrayée et comme dominée par le geste et le langage énergiques de Georges.

BLANCHE, à demi-voix.

Adieu! (Elle s'éloigne à droite.)

SCÈNE VII.

GEORGES seul, puis LE MARQUIS.

GEORGES, il demeure un moment immobile tout palpitant d'émotion.

Tout est fini!... Il s'agit d'être homme maintenant!

LE MARQUIS, sortant de l'ombre à gauche.

Monsieur Morel! vous donnez à ma haine le prétexte qui lui manquait, je vous remercie... Vous venez d'outrager ma sœur indignement... vous m'en rendrez raison.

GEORGES.

Quand vous voudrez, monsieur.

LE MARQUIS.

C'est bien! Je vous salue, monsieur.

GEORGES.

Monsieur, je vous salue. (La toile tombe.)

CINQUIÈME TABLEAU.

Une salle dans le donjon de l'ancien château de Guy-Châtel. Architecture du XV[e] siècle. Grandes solives vermoulues. Quelques lambeaux d'une tapisserie en cuir doré pendent aux murailles délabrées. Au fond, large fenêtre à petits vitraux en losange. A droite, dans un pan coupé, une porte latérale. A gauche, un lit de fer, que recouvre une peau de tigre. Au-dessus, un fusil et tout un attirail de chasse, suspendus au mur. Un peu à gauche, une petite table de chêne sur laquelle est posée une lampe allumée, très-simple. Une chaise en chêne sculpté. Deux escabeaux.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, puis LE VICOMTE DE PENMARCH.

Le marquis est seul; il écrit à la lueur de la lampe. Au bout d'un instant on frappe à la porte.

LE MARQUIS.

Entrez! (Entre le vicomte.)[1] Ah! vous voilà, mon bon Charles.

1. Le marquis, le vicomte.

LE VICOMTE.

Oui mon cousin... le petit Jeannick m'a remis votre billet en passant... et je suis accouru... Qu'y a-t-il donc?... (Regardant autour de lui.) Mais, est-ce que vous comptez sérieusement loger ici, mon cousin? (Il passe à gauche.)

LE MARQUIS.

Et pourquoi donc pas, cousin?... c'est très-propre... un peu nu... mais très-habitable... mon père y logeait son garde .. Je ne sais pas comment on y est l'hiver... mais l'été, c'est frais... c'est aéré... je m'y trouve à merveille... Au reste, je ne sais pas si je suis destiné à y vivre longtemps... (Il se lève.) attendu que je me bats demain matin, mon cher enfant.

LE VICOMTE.

Vous vous battez!... avec qui?

LE MARQUIS.

Avec le Morel, naturellement... cela devait finir par là, vous comprenez... Il était écrit que le jour où nos deux familles seraient représentées l'une et l'autre par un gaillard bien portant, il y aurait un abordage... c'était fatal!... Tant qu'il ne s'est agi entre nous que d'affaires d'intérêt, je ne pouvais le provoquer... mais il a eu l'imprudence de me fournir une raison des plus sortables...

LE VICOMTE.

Comment?

LE MARQUIS.

Vous allez rire, Charles!... Il était amoureux de ma sœur...

LE VICOMTE.

De ma cousine?

LE MARQUIS.

De votre propre cousine, mon cher ami... Ils ne doutent de rien, ces gens-là... ils se figurent qu'avec de l'argent ils peuvent acheter tout ce qui a le bonheur de leur plaire!... Bref, je l'ai trouvé l'autre soir contant ses feux à ma sœur en des termes véritablement insoutenables... Il a été convenu que nous réglerions cette affaire aussitôt que Blanche serait entrée dans son couvent... Je l'y ai conduite ce matin, et je viens d'envoyer par Jeannick deux

lignes à M. Morel, pour le prévenir que je serai à sa disposition demain à l'aurore... Voilà !...

LE VICOMTE.

Ah! vraiment, mon cousin, je suis tout ému...

LE MARQUIS.

Voyons... ne nous attendrissons pas, n'est-ce pas, mon bon Charles! Je vous ai fait demander parce que je ne puis bouger, moi, en attendant sa réponse... Or, j'ai besoin d'être assisté dans ce duel... vous ne pouvez me servir de témoin, vous...

LE VICOMTE.

Pourquoi donc, mon cousin?

LE MARQUIS.

Est-ce que l'odeur de la poudre ne vous incommode pas?

LE VICOMTE.

Bah! mais je l'adore!

LE MARQUIS.

Vraiment? Tiens! bravo!... Eh bien! je vous prends pour mon premier témoin, cousin... seulement il m'en faut un second... plus mûr!... Pouvez-vous pousser ce soir jusque chez Kervity... et lui porter ce billet?

LE VICOMTE, animé.

Certainement... Je vais prendre la vieille jument de Plévin... j'y serai dans une heure. — Ah! diable, diable! voilà une aventure, par exemple!

LE MARQUIS.

Merci, cousin... Pas un mot chez vous, bien entendu... Ah! priez Kervity d'apporter ses pistolets, n'est-ce pas?

LE VICOMTE.

Ses pistolets?... bien!... (Troublé et agréablement agité, prenant les mains du marquis.) Ah! cousin, soyez tranquille... allez!... s'il vous arrivait malheur... moi... pour l'honneur de ma cousine...

LE MARQUIS.

Eh bien! mais... cela ne me consolerait pas du tout, vous savez, mon bon Charles.

LE VICOMTE, exalté.

Moi, ça me consolerait!... C'est-à-dire... non... pardon!... je veux dire... ça me ferait plaisir!... A revoir, cousin! (Il sort.)

SCÈNE II.

LE MARQUIS, seul.

Tiens! il est plus gentil que je ne croyais, ce petit!... (Après quelques pas.) Par ma foi! il n'est pas malheureux que j'aie cette distraction pour occuper ma première soirée de solitude... autrement, je craindrais de tourner à la mélancolie... Allons, Olivier, allons, un peu de moral!... Prends l'air, mon ami! (Il pousse un panneau de la fenêtre.) Le paysage n'est pas mal!... Cette bruyère au clair de lune... ces rochers... ces précipices... avec ce brouillard qui rampe dans la vallée.... Pauvre Blanche! comme elle aurait aimé cela!... Tiens! est-ce que c'est le cousin qui revient si vite?... Non! c'est Jeannick!... Mais pourquoi cette course folle?... On dirait qu'il est poursuivi... (Il ferme la fenêtre, et s'avance vers la porte. Jeannick l'ouvre au même instant; il est pâle, les habits en désordre; à peine entré, il se retourne, et regarde au dehors avec inquiétude.)

SCÈNE III.

LE MARQUIS, JEANNICK[1].

LE MARQUIS.

Eh bien! qu'y a-t-il donc, enfant?

JEANNICK, très-agité.

Monsieur le marquis, il faut vous sauver!.... vite! je vous en prie!...

1. Le marquis, Jeannick.

LE MARQUIS.

Me sauver !... Pourquoi ?...

JEANNICK.

Ils vont venir ici... tous...

LE MARQUIS.

Qui donc ?

JEANNICK.

Les ouvriers... les mineurs... (Il regarde à la fenêtre.) Je croyais toujours les entendre derrière moi !

LE MARQUIS.

Et qu'est-ce qu'ils me veulent ?

JEANNICK.

Oh ! je ne sais. — Mais j'ai entendu des menaces... des paroles terribles !...

LE MARQUIS.

Ah ! voilà donc comment il se bat, ce monsieur-là ?... par ambassadeurs !... Enfin, que s'est-il passé ?... Tu lui as remis ma lettre ?

JEANNICK.

Pas à lui... je n'ai pas pu... il était allé à Châteaulin... jusqu'à demain... Alors j'ai voulu m'en revenir... Mais la sœur est arrivée et m'a pris votre billet... Elle l'a ouvert, et elle est devenue toute pâle...

LE MARQUIS.

Ah ! je suis fâché de cela... Mais, pourquoi ouvre-t-elle les lettres adressées à son frère... Mauvaise éducation ! en voilà les fruits ! — Et ensuite ?...

JEANNICK.

Ensuite... elle a montré la lettre à un vieux qui se trouvait-là... et elle lui a dit de sonner la cloche de l'usine et d'assembler tous les ouvriers dans la cour... puis elle m'a renvoyé durement... J'ai fait semblant de partir... et je me suis caché dans un coin derrière un grand amas de charbon... Les ouvriers remplissaient la cour comme une fourmilière... La demoiselle était au milieu d'eux

comme une folle... elle leur parlait... allant de l'un à l'autre... leur disant que vous vouliez tuer son frère... et qu'ils devaient vous en empêcher... Et puis... (Il s'interrompt avec embarras.)

LE MARQUIS.

Quoi encore ?

JEANNICK.

Je n'ose pas.

LE MARQUIS.

Va donc !...

JEANNICK.

Et puis que son frère avait travaillé avec eux et pour eux toute sa vie, et que vous, monsieur le marquis, vous n'aviez jamais rien fait que chasser... et que, pour sûr, vous le tueriez... et qu'ils resteraient sans travail et sans pain...

LE MARQUIS.

Et les ouvriers... qu'est-ce qu'ils disaient ?...

JEANNICK.

Ceux de la mine étaient arrivés aussi... et ils criaient tous... ils se montaient... puis ils ont pris des armes... des pioches... des marteaux... ils ont allumé des torches... et ils ont dit qu'ils allaient venir ici et jeter le vieux donjon dans la rivière, qui est en bas...

LE MARQUIS.

Ça, je les en défie !

JEANNICK.

Et vous avec, monsieur le marquis !

LE MARQUIS.

Ça, c'est plus facile... c'est possible au moins... Et alors, tu es parti, toi ?

JEANNICK.

Oui, monsieur le marquis... je suis accouru de toutes mes forces pour vous avertir et vous dire de vous sauver, avant qu'ils n'arrivent... Venez, venez... au nom du bon Dieu !... nous allons descendre dans le bois... chez mon grand-père...

LE MARQUIS.

Mon cher enfant, tu as été fidèle et dévoué, comme toujours... C'est très-bien, je te remercie... Maintenant, je te prie de me laisser.

JEANNICK.

Si vous restez... je reste!

LE MARQUIS.

Ah! je n'ai pas le temps de discuter, mon garçon.. Va-t'en!

JEANNICK.

Non!

LE MARQUIS, *vivement.*

Je te dis de t'en aller, entends-tu?

JEANNICK.

Non!

LE MARQUIS.

Mais je vais te jeter dehors, petit drôle!

JEANNICK.

Mon grand-père me tuerait!

LE MARQUIS, *allant à la table et écrivant une ligne.*

Tu donneras cela à ton grand père, il se le fera lire... Je lui dis que je l'ai voulu. Sauve-toi, maintenant! (*Jeannick s'éloigne la tête basse.*) Jeannick! (*Il l'embrasse avec émotion.*) Adieu, mon cher enfant, va!

JEANNICK, *près de sortir, à part.*

Je resterai à la porte. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, *seul.*

On a beau dire... il y avait du bon dans cette race-là!... Mais voyons donc! Voilà une circonstance assez délicate qui se présente... Je suis sous la protection de la loi, sans doute, et cette étrange émeute ne peut tarder à être réprimée... mais cpuis en être

victime auparavant, le premier élan de ces forcenés peut être irrésistible. (Il ouvre la fenêtre.) Je ne sais si je me trompe... mais il me semble, en effet, entendre des clameurs au loin... et voir des lumières s'agiter dans la brume là-bas... (Descendant la scène.) Ah çà! mais est-elle intrépide, cette fille-là? Est-elle extraordinaire! Mauvaise éducation!... mais quelle petite lionne!... Oui, mais avec tout cela, elle m'embarrasse fort... que vais-je faire, moi?... Me laisser égorger comme un agneau?... Ce n'est pas trop mon caractère!... Soutenir un siége dans le vieux donjon de mes pères? Pourquoi pas?... C'est une fin comme une autre... et qui ne me déplairait pas!... Voyons, la porte est solide!... la fenêtre peut résister quelque temps... surtout si je suis devant avec ceci... (Il prend son fusil suspendu au mur.) On m'attaque... on viole mon domicile... je suis dans mon droit!... Vraisemblablement cela va mal tourner pour moi... mais pardieu!... j'en marquerai plus d'un à mon chiffre, avant d'aller où ils veulent m'envoyer!... (Il examine son fusil, son visage devient grave et soucieux.) Non!... j'ai vécu comme un homme... je ne mourrai pas comme un chien!... (Il s'approche de la fenêtre, hésite encore, puis jetant son fusil au dehors.) Va-t'en!... Maintenant... comme il plaira à Dieu!... (On frappe.) Qui est là?... Entrez!...

SCÈNE V.

LE MARQUIS, LOUISE, PIGOIS.

(Pigois entre le premier, puis Louise paraît, animée, haletante, la chevelure en désordre, son chapeau à la main.)

LOUISE, à Pigois.

Reste là... tout près!... va!... (Pigois sort.)

LE MARQUIS [1].

Mademoiselle Morel, je crois?...

LOUISE.

Vous deviez m'attendre, monsieur.

1. Le marquis, Louise.

LE MARQUIS.

J'avais, en effet, mademoiselle, quelque pressentiment de la bonne fortune qui m'était réservée ce soir.

LOUISE.

Ainsi, vous savez ce qui se passe?

LE MARQUIS.

Oui, mademoiselle, et, soit dit entre nous, ce qui se passe est fort grave... Je ne sais si vous y avez pensé, mademoiselle, mais nous ne sommes pas encore tout à fait en Amérique où il suffit que la loi désoblige quelques individus pour qu'ils en improvisent une autre à leur gré... et qu'ils suspendent au premier arbre venu le compagnon qui leur déplaît... Chez nous, une telle action s'appelle encore un crime... Avez-vous pensé à cela, mademoiselle?

LOUISE.

Je n'ai pensé à rien... qu'à sauver mon frère... et à punir votre indigne manque de foi!...

LE MARQUIS.

Mademoiselle!...

LOUISE, avec énergie.

Je tiens ma parole, moi, monsieur... Qu'avez-vous fait de la vôtre?... Ne m'avez-vous pas promis, formellement promis, il n'y a pas huit jours, que jamais, malgré nos dissentiments de famille, vous ne chercheriez querelle à mon frère... et, maintenant, vous venez le provoquer... l'appeler en duel... tourner bravement contre lui ces armes que vous avez maniées toute votre vie... et auxquelles il n'a jamais touché, lui, vous le savez bien! Vous venez l'assassiner, enfin!... Voilà votre honneur! voilà votre fidélité à la parole donnée, à la foi jurée... Grand Dieu!... et cela se dit noble, gentilhomme, chrétien... est-ce que je sais?...

LE MARQUIS.

Pardon, mademoiselle, vous vous méprenez. Je vous avais promis, en effet, de ne jamais changer en querelle personnelle de simples conflits d'intérêts... Mais votre frère s'est chargé lui-même de modifier le caractère de nos relations... Que vous le sachiez ou

non, il a bien voulu honorer ma sœur de son amour... Jusque-là, je n'avais rien à dire... Mais je l'ai surpris l'autre soir tenant à ma sœur un langage auquel les jeunes dames de famille ne sont pas habituées... Dès lors, ma liberté m'a été rendue... et j'en use, voilà tout!

LOUISE.

Eh! sans doute, il aimait votre sœur... je le sais bien... car lorsqu'il m'a confié cet amour désespéré... j'ai vu, pour la première fois, des larmes sur son visage... et vous auriez été touché vous-même en voyant pleurer un homme d'un cœur si ferme!... Et il a fait encore pour votre sœur une chose qu'il n'avait faite de sa vie... il a menti!... il vous a trompé, vous, monsieur!...

LE MARQUIS.

Moi!... comment... mademoiselle?...

LOUISE.

Oui... quand il a acheté votre château... pour avoir un prétexte de vous le payer plus cher qu'il ne valait... pour sauver de la misère celle qu'il aimait... il vous a menti... il a inventé... je ne sais quoi!... une mine de fer qui n'a jamais existé... et dont vous avez reçu le prix!... et la fortune que votre sœur a portée en dot à son couvent, elle la doit tout entière à ce généreux mensonge! Voilà son crime, tuez-le, maintenant!

LE MARQUIS.

C'est vrai, mademoiselle?

LOUISE.

Si c'est vrai!

LE MARQUIS.

Mademoiselle! cette fortune vous sera rendue, où j'y perdrai mon nom!... Mais, en attendant et sous le poids d'une telle dette, mon premier devoir serait de retirer à l'instant même ma provocation...

LOUISE.

Ah! retirez-la donc, monsieur! car je vous jure que je vous dis la vérité. Écrivez à mon frère que vous rétractez vos paroles... je vous en supplie... écrivez!... afin de prévenir des malheurs

dont la pensée me rend folle... Car, dans le premier moment de ma douleur, j'ai soulevé contre vous des colères, des violences dont je crains de n'être plus la maîtresse... C'est à peine si ces hommes, ces ouvriers exaspérés, ont voulu me laisser les précéder de quelques instants... ils vont venir... mon Dieu!... ils viennent déjà... écoutez... (Elle va à la fenêtre.) Écrivez, de grâce! (On entend à peu de distance un bruit de foule, mêlé de cris confus.)

LE MARQUIS.

Ah! pardon, mademoiselle, mais je ne suis plus libre... Si je me rétracte en face de ces hommes... ils vont croire que j'ai peur!

LOUISE.

Monsieur, je vous en conjure... écrivez... une ligne... un mot seulement... écrivez... écrivez... (Le bruit de la foule s'accroît.)

LE MARQUIS, se couvrant avec dignité.

Mademoiselle... c'est impossible maintenant, je ne livrerai pas mon nom, le nom de mon père, à la risée de ces hommes.

LOUISE.

Monsieur... ce n'est plus pour vous... c'est pour moi que je vous implore... mon frère ne me pardonnera jamais!... Je vous supplie, monsieur, je vous supplie!...

LE MARQUIS.

Ah! mademoiselle... vous n'êtes pas le premier cœur généreux qui se soit repenti d'avoir déchaîné légèrement les passions populaires. Mais voyons, il faut en finir... je ne veux pas les attendre... je vais aller m'expliquer avec eux. (Il passe à droite.)

LOUISE.

Eh bien! je vous accompagne... je leur parlerai... je leur dirai...

LE MARQUIS.

Prenez garde!... si vous dites que je me rétracte... je vous démentirai... je vous l'atteste!... Restez ici, croyez-moi... vous ne gagneriez rien à me suivre... et vous pourriez être témoin de

quelque scène pénible... (Cris plus violents. Tumulte. On voit des torches briller à travers les vitraux du fond.)

LOUISE.

Oh! Dieu!... et sentir mes forces qui m'abandonnent!... (Elle s'appuie haletante et éperdue sur la table.)

LE MARQUIS, la regardant.

En un pareil moment, mademoiselle, on pense vite, et on doit dire tout ce qu'on pense... Eh bien!... je suis fâché de ne pas vous avoir connue plus tôt, votre frère et vous... Au lieu de nous mépriser et de nous haïr à distance... nous aurions pu de plus près nous estimer... et qui sait même?... nous aimer... Mon Dieu! mademoiselle, quant à moi... je vous pardonne... je fais plus... tenez, je vous admire!... Votre dévouement pour votre frère, votre jeune cœur si vaillant... Enfin, mademoiselle, si c'est ici l'heure d'une parole suprême... (Il se découvre.) celui qui va mourir vous salue! (Il se dirige résolûment vers la porte, les cris éclatent encore plus violemment au dehors. La porte et la fenêtre sont rudement secoués du dehors. On crie: « A mort!.. à mort!... » Puis « Non! non! nous ne voulons pas!... » Les clameurs continuent jusqu'à la fin de la scène.)

LOUISE, s'attachant aux vêtements du marquis.

Non! de grâce! monsieur! au nom du ciel!... au nom de votre sœur!...

LE MARQUIS.

Veuillez me laisser, mademoiselle.

LOUISE, avec une énergie désespérée.

Eh bien! venez donc!... Je vous jure qu'ils me tueront avec vous!

LE MARQUIS.

Mais je ne le veux pas!

LOUISE, l'entraînant.

Moi, je le veux... venez!... (Grand tumulte au dehors, la porte et la fenêtre cèdent aux efforts des assaillants.)

SCÈNE VI.

LOUISE, GEORGES, PIGOIS, LA FOULE.

(*La porte s'ouvre brusquement comme forcée. — On aperçoit, à la lueur des torches, un groupe d'hommes en costume de travail au milieu desquels Georges se débat, en criant : « Laissez-moi... laissez-moi donc, misérables!... » — Au même instant la fenêtre est brisée et laisse voir une foule d'ouvriers armés : quelques-uns se précipitent sur la scène. — Louise, au comble de la terreur, se jette de côté, entraînant le marquis qui demeure immobile, les bras croisés. — Georges s'élance sur la scène, les hommes qui le retenaient, et au milieu desquels se trouve Pigois, s'élancent après lui et l'entourent, en criant : « Non! non! nous ne le voulons pas!... Nous le tuerons plutôt!... » — Jeannick est entré au milieu du désordre et s'est placé devant son maître.*)

LOUISE.

Mon frère!

GEORGES, *luttant contre ses ouvriers.*

Mais laissez-moi donc, enfin, misérables!

PIGOIS.

Non! vous ne vous battrez pas avec cet homme-là! nous ne le souffrirons pas!

LA FOULE.

Non!... C'est une indignité!... ça ne sera pas!

GEORGES, *au milieu du bruit.*

Mais ne comprenez-vous pas que vous trahissez, que vous déshonorez votre cause et la mienne! Vous voulez donc qu'ils nous prennent pour des lâches, nous autres... vous voulez donc leur laisser le privilége de l'honneur et de l'épée?... (*Tous se taisent et se regardent.*) Si c'est là ce que vous voulez, moi, je ne le veux pas!... Allons! assez!... Retirez-vous!...

PIGOIS.

Allons! venez!... C'est dur; mais il a raison! (*Les ouvriers se retirent silencieusement.*)

GEORGES, à sa sœur, durement.

Vous... vous êtes bien coupable... c'est tout ce que je puis vous dire... Restez, maintenant, si vous le voulez, puisque vous savez tout.

SCÈNE VII.

GEORGES, LE MARQUIS, LOUISE [1].

GEORGES.

Monsieur... vous le savez... j'espère... quand votre message est arrivé, j'étais absent. Autrement, croyez bien que ces tristes scènes n'auraient jamais eu lieu.

LE MARQUIS.

Mon Dieu! monsieur Morel, il y a peu de jours, c'était un des vieux serviteurs de ma famille qui attentait à votre vie; aujourd'hui, ce sont vos ouvriers qui ont failli menacer la mienne, nous n'avons rien à nous reprocher... Cela prouve que tous les partis ont leurs passions aveugles, leurs fanatiques, et qu'ils se doivent une mutuelle indulgence.

GEORGES, s'incline et répond :

Maintenant, monsieur, je suis entièrement à votre disposition... et, demain matin, mes témoins attendront les vôtres... Venez-vous, Louise?... (Louise reste les yeux fixés avec angoisse sur le marquis.)

LE MARQUIS.

Monsieur Morel, je ne me battrai pas avec vous. Je vous ai provoqué, j'ai eu tort. Est-ce assez? (Louise adresse un regard de reconnaissance au marquis.)

GEORGES.

Monsieur!...

LE MARQUIS.

J'ai appris, monsieur, votre procédé généreux envers ma sœur

1. Le marquis, Georges, Louise.

et envers moi. Il me désespère, et tout ce que je pourrai faire pour ne pas rester votre débiteur, je le ferai. Mais je n'en resterai pas moins votre obligé. Monsieur, je reconnais, un peu tard, que nous avons trop cédé aux préventions qui divisaient nos deux familles!...

GEORGES.

Monsieur!...

LE MARQUIS.

Oh!... la faute est à moi plus qu'à vous, je le sais. Ce serait donc à moi de la réparer... Mais que puis-je faire?... je vous tromperais, monsieur, si je vous laissais espérer que les résolutions de ma sœur puissent jamais changer... Je la connais... elle est inflexible dans ce qu'elle croit son devoir... et elle n'a pas traversé, comme moi, une de ces heures solennelles qui valent un siècle d'expérience... Enfin, monsieur, je le sens amèrement... je n'ai aucune réparation... aucune consolation à vous offrir... (Avec dignité.) Ma main seulement, si vous la voulez! (Il lui tend la main.)

GEORGES, prenant la main du marquis.

Celle d'un ami, n'est-ce pas?

LE MARQUIS, avec émotion.

D'un frère!...

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SIXIÈME TABLEAU.

LE SALON DU CHATEAU DE GUY-CHATEL.

Le salon du château de Guy-Châtel. Même décor qu'au deuxième acte. Même disposition des meubles exactement maintenue.

SCÈNE PREMIÈRE.

PIGOIS, puis LOUISE.

PIGOIS, seul, en costume de travail, assis dans le grand fauteuil armorié de Blanche, et examinant le salon.

Eh bien! merci!... en voilà du luxe!... c'est comme une église... ça m'impose, à moi, ma parole, ça m'impose!... en voilà du clinquant! en voilà des articles! y en a-t-il là des pièces de cent sous! Et dire que c'est moi, Pigois, le simple Pigois, qui me carre là-dedans, comme un saint dans une châsse! c'est flatteur tout de même pour l'usine, allons... (Entre Louise portant un gros bouquet de fleurs et de feuillage. Pigois se lève.) Pardon!... excusez, mademoiselle...[1]

LOUISE, allant le mettre dans la jardinière, à gauche.

Ah! c'est toi, Pigois!... reste donc... que fais-tu là?

1. Louise, Pigois.

PIGOIS.

C'est que... croiriez-vous, mademoiselle?... Je n'étais jamais entré ici, moi, depuis que le château est à vous... depuis combien ? quatre mois bientôt. Et dame! c'est une belle pièce! c'est une magnifique pièce!

LOUISE, continuant à arranger ses fleurs dans le vase qui est sur la table, à droite.

Oui, c'est assez joli... Tu viens de l'usine?

PIGOIS.

Oui, mademoiselle... et je venais prier votre frère d'y passer ce soir, s'il peut, parce qu'il y à deux jours qu'on ne l'y a vu, et il y a des choses qui clochent en son absence... Après ça, je comprends qu'il se plaise ici... quand on est installé comme ça... (Il se rasseoit dans le grand fauteuil.) bon gré, mal gré, on devient paresseux.

LOUISE.

Il est un peu souffrant, je crois.

PIGOIS.

C'est vrai... il est un peu changé, vôtre frère. Il paraissait plus content quand il était moins heureux. (Georges arrive lentement par le fond; il est pâle et semble rêver.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, GEORGES.

GEORGES, apercevant tout à coup Pigois dans le fauteuil de Blanche, avec emportement.

Qui donc est là? (Il prend Pigois par les épaules.) Veux-tu t'ôter de là... misérable!... drôle! mal appris!... (Louise regarde son frère comme attristée de sa violence.)

PIGOIS, interdit [1].

Monsieur!

1. Pigois, Georges, Louise.

GEORGES.

Devant ma sœur... qui est là... debout... c'est inconvenant!

PIGOIS.

Monsieur, je ne croyais pas...

GEORGES.

Allons, c'est bien! Tu as à me parler?

PIGOIS.

Je venais vous prier, monsieur, de passer à l'usine dans la soirée... le jeune Duchemin est toujours dans l'embarras.

GEORGES.

Je vais y aller... mais décidément il faudra le remplacer, ce garçon-là... il faudra que vous y pensiez. (Louise regarde Georges avec étonnement.)

PIGOIS.

Eh bien! je vais vous annoncer, monsieur. (Il se dirige vers la porte.)

GEORGES, le retenant.

Pigois! il faut me pardonner. (Il lui tend la main.) J'ai été un peu brusque, mais je suis souffrant depuis quelque temps.

PIGOIS.

Monsieur, du moment que vous reconnaissez votre tort...

GEORGES.

Je le reconnais... à bientôt... Je te suis. (Pigois sort.)

SCÈNE III.

GEORGES, LOUISE[1].

GEORGES, s'asseyant à gauche.

Toi aussi, tu me pardonnes? (Il lui tend la main.)

LOUISE, allant à Georges.

Mais, quoi donc?

1. Georges, Louise.

GEORGES.

Mon humeur... ma maussaderie... Cela passera... sois tranquille. — Tu arrangeais ces fleurs?

LOUISE.

Puisque cela te plaît! — As-tu vu les serres? Elles sont très-brillantes en ce moment.

GEORGES.

Oui... je sais que tu t'en occupes! Je ne puis pas te dire comme je te trouve bonne et gentille, va!... A propos, Didier aussi va être content de toi... Tu te rappelles sa recommandation?

LOUISE.

Comment, Didier... est-ce qu'il revient?

GEORGES.

Oui... il m'a écrit... Je ne te l'ai pas dit? je croyais te l'avoir dit... Il arrive même ce soir, je pense. — Je vais mettre quelqu'un en faction sur la route... on l'arrêtera quand il passera devant l'usine, et nous reviendrons tous deux à pied, à travers les bois... cela sera charmant!... A bientôt, ma chère!

LOUISE.

A bientôt! (Georges sort à gauche.)

SCÈNE IV.

LOUISE seule, puis LE MARQUIS.

LOUISE, douloureusement.

Ah! j'ai beau faire, je ne suis plus rien pour lui... ni moi... ni personne... (Montrant le fauteuil de Blanche.) Il n'y a plus que l'ombre qui est là... et qui est tout! Ah! comme je la maudis! comme je la hais!

LE MARQUIS, paraissant au fond, en équipage de chasse [1].

Suis-je indiscret, mademoiselle?

1. Louise, le marquis.

LOUISE.

Pas du tout, monsieur... entrez donc. Vous avez chassé ?

LE MARQUIS.

Au marais, mademoiselle, — pendant six heures, — et voilà trois canards sauvages, dont une bécassine, que je dépose à vos pieds... puisque vous aimez le gibier et que vous me permettez d'être votre pourvoyeur... (Vidant son carnier aux pieds de Louise.) Un, deux, trois, cela fait cent, mademoiselle... A un franc le canard : cent francs; reste cent quatre-vingt-dix-neuf mille neuf cents francs que j'ai l'honneur de vous devoir.

LOUISE, souriant.

Ne pensez donc pas à cela !

LE MARQUIS.

Comment voulez-vous que je n'y pense pas ? Ces deux cent mille francs dont votre frère m'a fait cadeau sont mon cauchemar. Quand je l'ai su, je les avais déjà donnés à ce couvent... et il eût été assez inutile de les lui redemander, vous pouvez croire !... Le peu qui me restait, vingt-cinq mille francs environ, je l'avais placé en rentes viagères... Vous qui êtes un parfait petit notaire, mademoiselle, vous savez ce que cela veut dire... Par conséquent, aucun moyen de restituer... Je suis forcé de m'acquitter en nature... des fruits de mon industrie !

LOUISE.

Vous vous tourmentez de bien peu de chose. Je voudrais n'avoir pas de préoccupation plus grave, moi...

LE MARQUIS, sérieux.

Toujours le frère?... Il ne se console pas?

LOUISE.

Moins que jamais... Sa santé s'altère... sa raison même m'inquiète par moments, vraiment... Vous voyez, il veut que tout soit ici comme autrefois... comme si elle devait y rentrer demain ! (Le marquis secoue la tête sans répondre.) Vous avez vu votre sœur récemment ?

LE MARQUIS.

Mon Dieu, mademoiselle, je vous dirai que ma sœur m'accueille un peu froidement depuis quelque temps... Elle n'ignore pas le caractère plus heureux de mes relations avec vous, et elle ne m'en sait pas bon gré.

LOUISE.

Elle n'a pas encore prononcé ses vœux ?

LE MARQUIS.

Pas encore, mademoiselle; mais elle a obtenu une dispense pour abréger le temps de son noviciat, et sous très-peu de jours, je crois...

LE VICOMTE, au dehors, parlant à un domestique.

Il est là !... Bien, je vous remercie !

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE VICOMTE, très-affairé.

LE VICOMTE, apercevant le marquis [1].

Ah! mon cousin!... (Voyant Louise.) Pardon, mademoiselle, daignez m'excuser... mais j'avais une communication très-urgente à faire à mon cousin... On m'a dit que je le trouverais ici... et j'ai pris la liberté...

LE MARQUIS.

Eh bien! mon bon Charles, je vous suis, venez.

LOUISE.

Mais non... restez donc, messieurs... justement, je retournais à la serre. Restez, je vous en prie... d'autant plus que je serai bien aise de vous revoir un instant, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Appelez-moi monsieur Olivier, mademoiselle, tout bonnement... c'est plus harmonieux dans la circonstance.

1. Louise, le marquis, le vicomte.

LOUISE.

Eh bien, monsieur Olivier, je serai bien aise de vous revoir. (Elle salue légèrement et sort.)

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, LE VICOMTE[1].

LE VICOMTE.

Ah çà! mon cousin, vous savez la grande nouvelle? vous savez ce qui arrive?

LE MARQUIS.

Comment! je ne sais rien, moi, je suis en chasse depuis ce matin.

LE VICOMTE.

J'ai tiré à la conscription.

LE MARQUIS.

Ah! au fait!... Eh bien?

LE VICOMTE.

Numéro trois, mon ami! (Il montre son numéro.) Voilà une chance, hein! je suis pris, j'espère, numéro trois... (Il embrasse son numéro.) Numéro trois!

LE MARQUIS.

Mais votre père?

LE VICOMTE.

Ah! mon ami? voilà le côté douloureux!... je serais trop heureux, sans cela?... le désespoir de mon père me fend le cœur!... Mais il y va de mon avenir, de mon honneur, et je dois résister à cette faiblesse... Seulement j'ai peur que mon père ne trouve de l'argent pour m'acheter un remplaçant.

LE MARQUIS.

Il aura de la peine.

1. Le marquis, le vicomte.

LE VICOMTE.

N'est-ce pas... vous croyez?... Trois ou quatre mille francs... c'est même impossible! Mais on m'a dit qu'il vous cherchait partout, vous... et j'ai pris les devants pour vous supplier, mon cousin, de ne pas les lui prêter s'il vous les demande.

LE MARQUIS.

C'était bien inutile, mon bon Charles.

LE VICOMTE.

Vous n'avez pas trois mille francs, n'est-ce pas?

LE MARQUIS.

Trois mille francs!... mais je n'ai pas trente sous, mon pauvre bonhomme; ainsi vous pouvez être tranquille.

LE VICOMTE.

Tant mieux! bravo! merci! alors, je suis un homme décidément! je suis soldat! il n'y a plus à dire! numéro trois! je suis soldat! Donnez-moi ça? (Il lui prend son fusil, fait le mouvement militaire d'arme-bras, et se met à marcher en marquant le pas, comme un enfant.) Et ran! plan! plan! plan! (S'arrêtant tout à coup en face d'une des fenêtres du fond.) Ciel! je ne me trompe pas! c'est mon père!... on lui aura dit comme à moi que vous étiez ici... je ne voudrais pas le rencontrer.

LE MARQUIS, lui montrant la gauche.

Eh bien, sortez par là... par la galerie.

LE VICOMTE.

C'est juste; merci encore! (Il se sauve emportant le fusil, puis il se frappe le front, revient à la hâte pour rendre le fusil au marquis et repart en criant.) Numéro trois!

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, puis le COMTE.

LE MARQUIS, souriant d'un air d'approbation.

Gentil!... mais l'autre... pauvre vieillard! il doit être dans la désolation!...

LE COMTE, s'arrête au fond, puis voyant le marquis, il vient à lui le front rayonnant [1].

Ah! vous voilà!... mon bon cousin! quelle joie! quelle reconnaissance! vous me permettez de vous embrasser?

LE MARQUIS, stupéfait.

Je veux bien! mais pourquoi?

LE COMTE, lui serrant la main.

Oh! tant de bonté... de générosité... mon ami... dans votre situation!... Je ne puis pas vous exprimer... non, c'est impossible!

LE MARQUIS.

Quoi!... quoi donc?... je vous assure que je ne vous comprends pas du tout.

LE COMTE, montrant des billets de banque.

Comment, ces trois billets de mille francs que j'ai trouvés sous ma serviette?...

LE MARQUIS.

Pas moi!

LE COMTE.

Ce n'est pas vous?

LE MARQUIS.

Où les aurai-je pris, mon pauvre ami?

LE COMTE.

Mais qui donc alors?

LE MARQUIS.

Voyons... cherchez parmi vos connaissances.

LE COMTE.

Mes connaissances, mon ami... vous les connaissez... elles sont nécessiteuses comme nous.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas votre fermier, Plévin, par hasard?

LE COMTE.

Il me doit deux termes.

1. Le marquis, le comte.

LE MARQUIS.

Attendez! attendez donc!... j'y suis... je gage que j'y suis!

LE COMTE, l'interrogeant avec anxiété.

Mon ami!

LE MARQUIS.

Oui! il y a une personne à qui je parlais hier de vos angoisses paternelles et qui semblait en être touchée, c'est elle, sans aucun doute.

LE COMTE

Et cette personne? (Louise paraît au fond.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE [1].

Je puis entrer?

LE MARQUIS.

Comment donc, mademoiselle!... Mademoiselle, voici M. le comte de Penmarch qui désire vous parler. Je vous laisse avec lui.

LE COMTE, à part.

Elle!

LE MARQUIS.

Vous me permettez de vous baiser la main, mademoiselle? (Il baise la main de Louise et sort.)

SCÈNE IX.

LE COMTE, LOUISE.

LE COMTE, avec dignité.

Mademoiselle, je viens d'apprendre à l'instant que je suis votre obligé... je vous sais un gré infini de votre attention... mais je ne

1. Le marquis, Louise, le comte.

puis l'accepter... veuillez reprendre cette somme. (Il veut lui remettre les billets.)

LOUISE.

Pardon, monsieur... je vous écoute... mais sans vous comprendre... que voulez-vous dire ?

LE COMTE.

C'est vous, mademoiselle, qui avez bien voulu m'offrir les moyens d'acheter un remplaçant à mon fils ; encore une fois je vous remercie, mais je n'accepte pas. Reprenez ces billets.

LOUISE.

Encore une fois, vous vous abusez, monsieur, ce n'est pas moi...

LE COMTE la regarde un moment ; la voyant un peu embarrassée.

En ce cas, mademoiselle, comme je ne veux pas être redevable d'une telle obligation à un inconnu, je vais de ce pas déposer cette somme entre les mains du curé de cette commune, en le priant de la distribuer à ses pauvres... (Il regarde encore Louise qui reste impassible.) Mademoiselle, j'ai l'honneur de vous saluer ! (Il va pour sortir.)

LOUISE, allant à lui par un mouvement soudain, lui prend les mains et le ramène.

Monsieur le comte, voulez-vous que je me mette à vos genoux ?

LE COMTE, troublé.

Mademoiselle !

LOUISE.

Depuis l'instant où vous m'avez justement reproché d'avoir oublié ce que je devais à votre âge et à votre infortune... je n'ai pas eu un jour de bonheur, il semble que vous m'ayez maudite... Eh bien, maintenant, pardonnez-moi !

LE COMTE.

Mademoiselle !

LOUISE.

Ah ! votre cœur saigne, je le sais, à la pensée de perdre votre enfant... Donnez-moi la joie de vous voir heureux près de lui, et

de songer que j'y suis pour quelque chose... j'ai tant de chagrins, si vous saviez!... donnez-moi cette joie-là... vous ferez une bonne action.

LE COMTE.

Mais, mademoiselle... je ne puis... mon honneur... comment m'acquitter jamais?...

LOUISE, le pressant avec une grâce attendrie et lui prenant les mains.

Vous vous acquitterez, monsieur... je vous assure... nous trouverons les moyens... je vous les indiquerai... je m'entends en affaires, moi, vous savez... Gardez votre fils... et vous m'aimerez un peu pour l'amour de lui!

LE COMTE, ému.

Mon enfant!

LOUISE, avec effusion.

Ah! vous acceptez... vous êtes bon, je vous remercie. Embrassez-moi, voulez-vous?

LE COMTE, l'embrassant et pleurant.

Que Dieu vous bénisse! qu'il vous bénisse, mon enfant!

LOUISE.

Ah! déjà, tenez... je suis plus heureuse... j'ai le cœur plus léger... et il me semble que des jours meilleurs vont venir.

SCÈNE X.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE en livrée.

LE DOMESTIQUE.

C'est M. Didier, mademoiselle, qui arrive. (Il dépose une lampe allumée à gauche.)

LOUISE.

Ah! pardon, monsieur, un ami de mon frère.

LE COMTE.

Je vous laisse, mademoiselle, vous me permettrez de venir demain?

LOUISE.

Souvent, n'est-ce pas ?

LE COMTE fait quelques pas, puis revenant, avec bonhomie.

Pardon, mademoiselle, aimez-vous le poisson d'eau douce ?

LOUISE.

Le poisson d'eau douce... mais j'en suis folle !

LE COMTE.

Tant mieux ! tant mieux ! à revoir, mademoiselle. (Il sort.)

LOUISE, au domestique qui a apporté une seconde lampe qu'il a posée sur la table.

Faites entrer M. Didier ! (A part.) Je ne sais pourquoi l'arrivée de ce jeune homme me semble d'un heureux présage...

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Didier !

SCÈNE XI.

LOUISE, DIDIER[1].

LOUISE.

Soyez le bienvenu, monsieur. (Elle lui tend la main.)

DIDIER.

Mademoiselle !... et Georges, il va bien, n'est-ce pas?

LOUISE.

Mais comment ne l'avez-vous pas rencontré. Il comptait vous arrêter devant l'usine, et revenir ici avec vous.

DIDIER.

Ah ! mon Dieu ! c'est que j'ai pris par les chemins de traverse, pour mieux voir le pays... Mais il va bien, votre frère, n'est-ce pas ?

LOUISE.

Un peu fatigué, un peu triste depuis quelque temps.

1. Louise, Didier.

DIDIER.

Mais rien de sérieux, enfin? — Vraiment, le ton de sa lettre m'avait presque alarmé.

LOUISE, inquiète.

Le ton de sa lettre... Il vous a écrit?

DIDIER.

Comment, mademoiselle... il ne vous l'a pas dit... Vous ne m'attendiez pas?

LOUISE, troublée.

Ah! il vous a écrit... pour vous prier de venir?

DIDIER.

Sans doute... Est-ce qu'il y a un mystère?

LOUISE.

Aucun. Seulement, je pensais que vous étiez venu de vous-même... et je vous en savais encore plus de gré... naturellement!...

DIDIER.

Mademoiselle! (A part.) Il y a quelque chose!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, GEORGES, entrant par le fond [1].

GEORGES, gaîment.

Eh bien! par où donc as-tu passé?

DIDIER, allant à lui.

Mon ami, j'ai pris le chemin des écoliers.

GEORGES.

Enfin, n'importe, tu es très-aimable, et je suis ravi de te voir. Comment nous trouves-tu installés?

1. Louise, Georges, Didier.

DIDIER.

Mais, royalement.

GEORGES.

Et as-tu fait ton compliment à ma sœur... des fleurs partout... Tu vois qu'elle n'a pas oublié ta petite leçon.

DIDIER.

Comment? vraiment, mademoiselle, vous avez daigné vous souvenir...

LOUISE.

D'un bon conseil... certainement, monsieur.

GEORGES.

Ah çà! mais, tu as voyagé toute la nuit, n'est-ce pas?

DIDIER.

Oui, mon ami... Je suis parti de Paris hier soir.

GEORGES.

Tu dois être brisé... nous allons te laisser... Louise... (Il prend la main de Didier, et, le regardant dans les yeux.) Ah! cependant, mon ami, si tu veux m'entretenir de cette affaire sur laquelle tu désirais me consulter, je suis à tes ordres.

DIDIER, comprenant.

De cette affaire... oui, mon ami, je serai bien aise de t'en dire deux mots dès ce soir, si tu le permets.

GEORGES.

Eh bien, Louise... tu entends... Va, ma chère petite, et dis-moi bonsoir... car je ne sais pas si je te reverrai... Je compte moi-même me retirer de très-bonne heure... je suis un peu las. — Bonsoir, mon enfant!

LOUISE.

Bonsoir, mon ami. (Elle se dirige vers la porte de la galerie à gauche, dont elle soulève la portière, en regardant son frère avec un air de profonde anxiété.)

SCÈNE XIII.

GEORGES, DIDIER[1].

DIDIER, *très-sérieux*

Ah çà! que se passe-t-il donc?

GEORGES.

Paul, as-tu le cœur ferme? Te sens-tu capable d'écouter une confidence, quelle qu'elle puisse être, sans perdre ton calme?

DIDIER.

Ce que tu as à me dire est donc bien grave?

GEORGES.

Tout ce qu'il y a de plus grave.

DIDIER, *ému.*

Ah! laisse-moi me remettre un peu! (*Il se recueille pendant que Georges fait quelques pas dans le salon.*) Eh bien! parle maintenant.

GEORGES, *lui montrant un siége et s'asseyant lui-même.*

Mon cher, je dois d'abord te demander pardon de t'avoir choisi pour confident, c'est une tâche pénible que je t'impose... Mais, tu le sais, ma vie, depuis mon enfance, a été si sévèrement vouée au travail que le temps de me faire des amis m'a manqué... Le seul loisir que j'aie jamais connu, c'est ce voyage pendant lequel je t'ai rencontré; c'est cette année d'épreuves communes, de dangers partagés, qui m'a laissé dans le cœur une estime, une confiance, une amitié que je n'avais jamais accordées à personne.

DIDIER.

Mon ami!

GEORGES.

Enfin, j'avais encore une autre raison de te préférer à tout autre confident, et cette raison, c'est que tu m'avais en quelque sorte prédit le désastre qui m'arrive.

1. Georges, Didier.

DIDIER.

Comment?

GEORGES.

Oui... Ne m'as-tu pas dit souvent que les joies de la science et du travail, celles du bien-être, que la passion même du devoir et de la justice ne suffisaient pas à remplir la vie d'un homme. Eh bien! c'est vrai! Comprends-moi bien! je suis loin de renier les convictions et les principes que mon père m'a légués... ils sont toujours pour moi la vérité... une sainte vérité... mais non toute la vérité!... Il nous faut quelque chose de plus... quelque chose qu'on ne peut saisir... qu'on ne sait comment nommer... quelque chose qui n'est rien... mais dont la possession fait vivre... et dont le regret fait mourir.

DIDIER.

Georges... cette jeune fille... tu l'aimais, n'est-ce pas?

GEORGES.

Je l'aime depuis que j'existe... Ce que j'aimais dans ce château, objet constant de mes rêves, de mon ardente ambition, c'était elle... et quand j'y suis entré enfin, et que je ne l'ai plus trouvée... tout m'a manqué! Je me suis senti sans un désir au monde, sans une pensée d'avenir, sans un rêve, sans une espérance, dans l'angoisse du vide et de l'abîme... dans l'horreur d'un néant dont on a conscience! Voilà ma vie!

DIDIER.

Mais elle... qu'est-elle donc devenue?

GEORGES.

Elle est dans un couvent... pour jamais... Quelque temps encore, j'ai espéré comme un enfant... Mais le silence de son frère qui la voyait tous les jours m'a ôté toute illusion... Elle est bien perdue pour moi, va!... Maintenant, tu sais tout ce qu'il est nécessaire que tu saches... pour comprendre où j'en suis venu... (Il se lève.) Ne me dis pas que j'aurais pu lutter davantage... tout ce qu'un homme peut faire, je l'ai fait... c'est dans une âme comme la mienne que la passion exerce ses plus mortels ravages, quand une fois elle y est entrée... En deux mots, mon ami, mon courage

est à bout... cette idée fixe me tue... ma santé... ma raison même sont ébranlées... avant que je ne tombe au-dessous de moi-même, je suis résolu d'en finir.

DIDIER.

Georges!...

GEORGES.

Pas un mot, je t'en prie! Tu me connais... si je t'annonce cette résolution, c'est qu'elle est aussi irrévocable que si elle était accomplie déjà. Maintenant, voici ce que j'ai à te demander... La seule pensée qui eût pu m'arrêter, c'est la pensée de ma sœur... mais je ne la laisserai pas seule au monde... l'ancien possesseur de ce château, M. de Guy-Châtel, aime Louise... et il en est aimé... Il est pauvre... moi vivant, sa délicatesse, sa fierté, les auraient peut-être séparés à jamais... mais cet obstacle disparaîtra avec moi... car il n'hésitera pas, je l'espère, à remplir le devoir que je lui lègue... Tu lui remettras le témoignage écrit de ma volonté... et s'il hésitait encore, je te charge de lui confirmer de vive voix la prière solennelle que je lui adresse... Puis-je compter sur toi?

DIDIER.

Oui.

GEORGES.

Je te remercie... Une seule parole encore. Je ne veux pas, surtout en ce pays, laisser sur mon nom l'impression sinistre qui s'attache au suicide... J'aurai été, comme mon père, victime d'un hasard, d'un accident dans mon métier... Tu comprends?

DIDIER.

Oh! Dieu!... Mais quand donc?

GEORGES.

Demain matin. Ta main! (Didier lui donne sa main. Georges la serre fortement; puis, comme craignant de céder à son émotion, il le quitte et sort.)

SCÈNE XIV.

DIDIER, LOUISE [1].

(A peine Georges sorti, Louise soulève la portière et montre à Didier son pâle visage, profondément altéré.)

DIDIER, allant à elle.

Mademoiselle!... vous écoutiez... vous avez entendu?

LOUISE, entrant.

Tout! Laissez-moi!... ne me dites rien!... je suis folle!... folle! Ah! pourtant jamais je n'eus tant besoin de ma raison!... Que faire, monsieur? que lui dire? le supplier... me jeter à ses pieds... il me promettra... et il me trompera!... Ah! elle seule peut le sauver... il faut que je la voie... il faut que je lui parle! Conduisez-moi, monsieur, vous êtes son ami... conduisez-moi!

DIDIER.

Mademoiselle... je suis prêt à tout... je vous suivrai partout... Mais y avez-vous songé?... cette jeune fille, comment arriver jusqu'à elle?

LOUISE.

Oui... c'est vrai... Ah!... son frère!... Allons chez lui... je me souviens... il m'a dit qu'il pouvait, comme descendant des fondateurs de ce couvent, en obtenir l'entrée presqu'à toute heure... il viendra... il consentira, j'en suis sûr... Ah! pourvu qu'elle consente... elle... la misérable... C'est que je ne l'espère pas... je ne l'espère pas, mon Dieu! (Elle écoute.) Il revient... mon frère... aidez-moi! (Elle compose soudain son visage et se met à rire.) Non, je vous assure, monsieur, que vous vous trompez étrangement!...

1. Louise, Didier.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, GEORGES, tenant un pli cacheté.

LOUISE, continuant de rire [1].

Non... qui donc a pu vous dire cela?... c'est vous, mon frère?

GEORGES.

Quoi donc?

LOUISE.

M. Didier qui fait du marquis de Guy-Châtel mon chevalier! Quelle plaisanterie!

DIDIER.

Mon Dieu! mademoiselle...

GEORGES.

Il est certain, ma chère, que ses attentions redoublent chaque jour... (Allant à Didier [2].) Tiens, Didier, voilà ce que tu m'as demandé. (Il lui remet le pli.)

DIDIER.

Merci, mon ami.

GEORGES.

Maintenant, je vais me reposer, moi... A demain, Paul... Louise, ne le retiens pas trop longtemps, tu sais... (Il revient vers sa sœur après quelques pas.) Je ne t'ai pas dit bonsoir, à toi... (Il l'embrasse.)

LOUISE, avec une émotion contenue.

Bonsoir, mon frère! (Georges sort.)

1. Didier, Louise, Georges.
2. Didier, Georges, Louise.

SCÈNE XVI.

LOUISE, DIDIER.

LOUISE, après s'être assurée que son frère est parti, saisissant la main de Didier.

Venez vite, monsieur!... venez... Ah! si elle allait refuser, mon Dieu! Ah! je la traînerais plutôt ici de mes mains!... Venez!
(Elle sort avec Didier.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SEPTIÈME TABLEAU.

La nuit. Le jardin du couvent des dames de Saint-Joseph de Pleyben. Au fond, à gauche, on voit l'extrémité d'une chapelle gothique dont les vitraux sont éclairés. A droite, quelques arcades du cloître entrevues à travers les arbres. Un épais massif d'arbres formant bosquet sur le premier plan à droite. — Avant le lever du rideau, on entend l'orgue de la chapelle qui joue les dernières mesures d'une hymne religieuse.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUISE seule, puis LE MARQUIS.

LOUISE, le marquis, écoutant les sons de l'orgue qui s'éteignent.

Ah! ce calme glacé, cette paix, ces hymnes de fête... quand ma tête et mon cœur sont en feu! (Apercevant le marquis qui entre à gauche, et allant à lui.) Eh bien! monsieur[1]!

LE MARQUIS.

J'ai obtenu, mademoiselle, qu'on me fit parler un instant à ma sœur dans le jardin... elle va venir. Je ne sais, mademoiselle, si votre présence, pendant notre entretien, serait très-heureuse... ma sœur a conçu contre vous quelques préventions... peut-être vaut-il mieux vous retirer.

LOUISE.

Me retirer... en ce moment!...

1. Le marquis, Louise.

LE MARQUIS, montrant les arbres à droite.

Restez-là, si vous le voulez... vous serez témoin de mes efforts sincères pour vous servir... S'ils étaient inutiles... vous feriez alors ce que Dieu vous inspirerait... (Regardant au fond.) Elle vient! (Montrant les arbres à Louise.) Là! (Louise se retire dans le bosquet à droite, et reste en vue du public pendant la scène qui suit.)

SCÈNE II.

LOUISE, cachée, LE MARQUIS, BLANCHE, arrivant du fond à droite. Le marquis fait quelques pas vers elle.

BLANCHE, surprise, mais avec un accent glacial [1].

Mon frère!

LE MARQUIS.

Oui, c'est moi, Blanche; c'est moi qui viens faire à votre cœur, à votre âme, un appel suprême, solennel... car il y va de la vie d'un homme... d'un homme qui vous aime... que vous avez aimé vous-même, je le sais.

BLANCHE, sévèrement.

Mon frère! est-ce ici le lieu... est-ce l'heure de me rappeler un tel souvenir?

LE MARQUIS.

Blanche, mon enfant, s'il reste entre nous quelque chose de la confiante tendresse qui nous a unis pendant tant d'années, croyez-moi... Cet homme que j'ai longtemps méconnu, je le connais maintenant... et je vous atteste que je l'aurais choisi entre tous pour lui confier votre destinée, pour le nommer mon frère!

BLANCHE.

Vous pouvez lui donner ce nom sans recourir à moi... Pensez-vous que je n'aie pas entrevu dès longtemps la secrète faiblesse qui vous a déjà fait oublier tant de choses, Olivier, mais qui ne

1. Blanche, le marquis.

vous avait pas fait oublier encore ce que vous devez à mon repos et à mon honneur.

LE MARQUIS.

Votre honneur, malheureuse enfant! est-il donc devenu différent du mien? Votre honneur... j'en ai toujours la garde, entendez-vous, et vous n'avez pas à me le rappeler!... Et quant à votre repos, qui vous est si cher, c'est le soin même de ce repos qui m'amène ici... Écoutez-moi... ce jeune homme va mourir... et c'est son amour pour vous qui l'aura tué.

BLANCHE, troublée.

Mourir!

LE MARQUIS.

Il a vainement lutté contre le désespoir de vous avoir perdue... maintenant il va mourir... volontairement... pour échapper à la folie qui le menace... Le hasard m'a livré il y a un instant le secret de sa fatale résolution, et je suis accouru, Blanche, pour vous supplier de le sauver... Vous seule au monde, vous le pouvez... S'il est une œuvre pieuse et sainte, c'est celle-là! eh bien, je vous la demande, au nom du ciel!

BLANCHE.

Mon frère, si la résolution affreuse dont vous me parlez est sincère...

LE MARQUIS.

Elle est sincère! je le sais... je vous le jure!

BLANCHE.

Et que peut être pour moi celui qui en a conçu la pensée? y songez-vous? Mais jamais l'abîme qui nous sépare ne m'est apparu plus profond, plus infini... C'est l'étendue des cieux qui nous divise! ne le comprenez-vous pas?

LE MARQUIS, lui prenant les mains avec désespoir.

Blanche!... ma sœur!... chaque minute que nous perdons peut être irréparable... je t'en prie, sauve-le!

BLANCHE.

Ah! vous ne savez pas comme vous êtes cruel!... Faut-il donc

tout vous dire ?... Oui... je l'aimais... je l'aimais !... et j'ai eu le courage de le fuir... et je suis venue ici le cœur déchiré... pour obéir aux sentiments dont vous m'aviez appris, vous le premier, à faire la loi inviolable de ma pensée et de ma vie... et lorsqu'enfin, à force de combats et de souffrances, j'ai conquis un peu de calme et d'oubli, vous venez vous-même rouvrir ma blessure à peine fermée... et me soumettre à cette horrible épreuve ! Ah ! assez, Olivier ! épargnez-moi ! Laissez-moi le seul bien qui me reste... la paix... Adieu ! (Elle fait un pas pour s'éloigner ; le marquis passe derrière Blanche.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, LOUISE, se précipitant éperdue et les mains jointes.

BLANCHE, à la vue de Louise, jette sur le marquis un regard de reproche.

Mon frère ! [1]

LOUISE, douloureusement.

Oh ! non !... de grâce ! pas encore ! Si vous saviez ce que je viens de souffrir là... en vous écoutant... quand sa vie ou sa mort étaient suspendues à chacune de vos paroles ! Oh ! mademoiselle, je l'aime tant !... vous qui l'avez aimé... qui l'aimez encore, n'est-ce pas ? est-ce que vous le laisserez mourir, dites ?

BLANCHE, émue.

Mademoiselle. (En ce moment les sons de l'orgue s'élèvent de nouveau dans la chapelle, ils ne cessent plus de se faire entendre jusqu'à la fin de la scène, tantôt doux et bas, tantôt puissants et impérieux, comme pour répondre aux supplications de Louise et soutenir le courage de Blanche.)

LOUISE.

Car c'est la vérité, nous ne vous trompons pas... je vous assure... dans quelques heures tout sera fini ! Hélas ! depuis longtemps son désespoir me faisait tout craindre... je le surveillais... je l'épiais... et ce soir même je l'ai entendu confier à un ami ses dernières volontés... faire tous ses apprêts... fixer l'heure... la

1. Le marquis, Blanche, Louise.

place... tout! Il a fallu après cela recevoir son baiser sans rien dire, sans avoir l'air de me douter... N'est-ce pas que c'est affreux, mademoiselle, et que vous avez pitié de moi !

BLANCHE.

Je vous plains de toute mon âme... mais je ne m'appartiens plus. Je dois ma vie à Dieu à qui je l'ai promise... Mon frère, veillez sur elle ! (Elle veut s'éloigner.)

LOUISE, avec une ardeur menaçante, la retenant.

Ah! vous qui parliez de calme, de paix, d'oubli tout à l'heure... quelle paix espérez-vous donc, quand vous aurez commis ce crime-là ?... Quand vous aurez, chaque jour, chaque nuit, ce pauvre corps sanglant sous les yeux... Quand chaque jour et chaque nuit mes pleurs, mes cris de désespoir, de folie, viendront jusque dans votre cellule... jusqu'au fond de votre tombe, vous ôter le sommeil !

BLANCHE.

Il n'y a de remords que pour les coupables, et je ne le suis pas. Vos prières, vos larmes, pouvaient me troubler, vos violences me rendent à moi-même... Adieu !

LOUISE.

Eh bien... c'est vrai! pardon!... vous n'êtes pas coupable!... je suis injuste... c'est vrai!... pardon! Tenez! me voilà à vos pieds, mademoiselle... je les embrasse et je vous supplie... moi qui avais aussi ma fierté, je vous jure... Eh bien, je n'en ai plus! je vous demande grâce!... Sauvez mon frère!... je vous en prie... à deux genoux! je vous ai maudite, je vous bénirai! je vous ai haïe, je vous adorerai !

BLANCHE, profondément troublée et se débattant.

Mademoiselle!... (Elle se jette à son frère.) Mon frère... emmenez-la! (Le marquis demeure immobile.)

LOUISE, la poursuivant.

De grâce! de grâce!

BLANCHE, éperdue, hésitant, se retournant vers la chapelle dont l'orgue retentit.

Je ne puis... Dieu m'appelle!

LOUISE, avec une effusion passionnée.

Dieu vous appelle... oui! avec ceux qui souffrent, avec ceux qui pleurent, avec ceux qui désespèrent! Ah! croyez-moi, c'est là que votre Dieu vous appelle, s'il est bon, s'il est juste... si vous voulez que je l'aime!... oui! je l'aimerai... vous m'apprendrez à l'aimer... Tout ce qui nous manque, vous nous l'apporterez, avec vos douces vertus... avec votre chère présence!... Oui, je croirai ce que vous croyez... j'aimerai ce que vous aimez... je serai votre sœur de toute mon âme!...

BLANCHE, défaillante.

Mon Dieu!

LOUISE.

Ah! voyez donc, mademoiselle, tout le bien que vous pouvez faire, tout le bonheur que vous pouvez donner... d'un mot... d'un seul mot... en ouvrant votre cœur un seul instant... Ne le voudrez-vous pas!... un ange le voudrait...

BLANCHE.

Mon Dieu!

LOUISE.

Ah! vous pleurez!... elle pleure! il est sauvé! oh! n'est-ce pas, il est sauvé!

BLANCHE, se jetant à elle.

Ma sœur!

LOUISE, la recevant dans ses bras et la couvrant de baisers.

Ah!

HUITIÈME TABLEAU.

Un atelier de l'usinè Morel, vaste galerie se présentant obliquement eu spectateur; elle est fermée à gauche par un mur plein, à droite par une cloison vitrée qui se développa largement au fond. En face du public, des deux côtés, des machines de dimensions diverses se succédant dans la profondeur de la galerie et laissent entre elles una puissante machine dont l'appareil se détache de la muraille; à travers les rouages monte un escalier de quatre à cinq marches qui aboutit à un petit palier qui se continue par une échelle de fer presque perpendiculaire conduisant dans les frises. L'arbre de coucho qui donne le mouvement à toutes les machines de l'atelier se voit avec ses manchons et ses poulies, contre le mur à gauche. Un faux-pont en bois circule au-dessus de l'erbre de couche. Tout est au repos dans l'atelier. Une seule lampe veilleuse suspendue à la voûte y jette une faible clarté. A travers la cloison vitrée du fond on voit poindre les premières lueurs de l'eube grise et morne. Deux escabeaux sur le devant à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

PIGOIS, puis GEORGES.

PIGOIS, essis à droite sur un escabeeu et examinant une pièce de fer forgé.

Oui... c'est superbe!... c'est uno superbe idée certainement! (Absorbé dans sa contemplation, il ne voit pes Georges qui arrive lentement par le fond [1].)

GEORGES.

Toujours lo premier à la besogne, mon vieux Pigois!

PIGOIS.

Ah! c'est vous, monsieur Georges... oh! à la bonne heure, c'est un plaisir que de vous voir sur pied dès le matin comme autrefois.

1. Pigois, Georges.

GEORGES.

Ah çà!... que font-ils donc les autres? Est-ce qu'il n'est pas cinq heures?

PIGOIS.

Pas encore, monsieur, mais ça ne tardera pas.

GEORGES.

Et dis-moi... que se passe-t-il donc aujourd'hui dans les campagnes?... J'ai rencontré sur les chemins une foule de paysans en habits de fête.

PIGOIS.

Ah! monsieur, c'est un de leurs grands pardons aujourd'hui... ils sont sur pied dès le matin.

GEORGES.

Ah!... que regardais-tu là?

PIGOIS.

Je regardais ce nouveau modèle de manchons pour l'arbre de couche... c'est une superbe idée, ça, monsieur!

GEORGES.

N'est-ce pas?

PIGOIS.

De cette façon-là, les boulons se trouvent noyés dans le fer... plus de danger pour l'ouvrier... Ah! si cette invention-là était venue quelques années plus tôt... votre père serait encore de ce monde.

GEORGES, après un silence, s'asseyant sur un escabeau.

Dis-moi, je n'ai jamais voulu te parler de cela, Pigois... ce souvenir était trop récent... trop douloureux... mais enfin, comment mon père... un homme de tant d'expérience... de tant de prudence... je n'ai jamais pu me rendre compte... est-ce que tu étais-là?

PIGOIS.

Oui, monsieur, j'étais là.

GEORGES.

Comment est-ce arrivé?

PIGOIS.

Ah! mon Dieu, monsieur, ce fut moi qui vins lui dire que j'entendais l'arbre de couche gripper là-haut, comme si l'huile manquait... et qu'on ferait peut-être bien de tout arrêter... Mais il n'aimait pas à perdre de temps, votre père, vous savez... et comme il ne restait que vingt minutes avant le déjeuner des ouvriers... il pensa que ça pourrait marcher jusque-là... (Montrant l'escalier.) et il monta pour s'en assurer... Je voulus l'en empêcher, monsieur... je lui dis que c'était mon métier plutôt que le sien, et c'était la vérité... et je voudrais bien qu'il m'eût laissé faire... car si quelqu'un devait y passer... il aurait été plus juste que ce fût moi... n'est-ce pas?

GEORGES.

Enfin?

PIGOIS.

Il ne voulut pas... il monta... Arrivé là-haut, il mit la main sur le coussinet où on entendait le frottement, pour voir s'il y avait trop de chaleur... alors sa manche se prit dans un des boulons... l'arbre le saisit... le fit basculer contre le mur... la tête en avant... et tout fut dit!

GEORGES, après un silence.

Sans un cri?

PIGOIS.

Sans un soupir.

GEORGES, en jetant un regard vers les frises.

Oui... je comprends — Eh bien! Pigois, ils vont arriver... va donner de la vapeur, va... ce sera du temps de gagné.

PIGOIS.

C'est un mot de votre père, ça, monsieur, et vous l'avez dit comme lui, il m'a semblé l'entendre... ça fait plaisir.

GEORGES, lui touchant l'épaule affectueusement.

Va donner de la vapeur.

PIGOIS.

Bien, monsieur. (Il sort à gauche.)

SCÈNE II.

GEORGES, seul, après une pause silencieuse.

Ce ne sera rien... allons! (Il s'approche lentement de l'escalier et en monte les premiers degrés. Au moment où il atteint le palier qui supporte l'échelle de fer, on entend au dehors comme le murmure d'une foule. Georges s'arrête incertain.) Ces rumeurs... il me semble que tous les bruits de l'Océan m'emplissent le cerveau... ah! je me croyais plus ferme! voyons! (Les murmures de la foule redoublent au dehors, puis s'apaisent. Georges, qui s'est retourné vers le fond comme pour écouter, aperçoit Blanche qui sort des profondeurs de la galerie et qui s'avance lentement.) Mon Dieu! est-ce que la démence arrive? est-ce que je vois des fantômes : Elle! c'est impossible. (Il reste d'abord immobile, le regard attaché sur la jeune fille qui s'approche, puis il descend quelques degrés en s'appuyant sur la rampe d'une main tremblante.)

SCÈNE III.

GEORGES, BLANCHE, LE MARQUIS et LOUISE paraissant au fond. — Blanche, arrivée près de l'escalier, s'incline et s'agenouille à demi sans parler.

GEORGES, lui prenant la main et la relevant[1].

Vous!... vous! ah! dites un mot! parlez-moi... de grâce!

BLANCHE.

Monsieur, je suis à vous pour jamais.

GEORGES, avec un cri de ravissement.

Ah! Dieu tout-puissant!... c'est donc la vérité!... c'est donc la vie!... c'est donc le bonheur!... Il y a donc un ciel et des anges!... et vous étiez à genoux... à genoux devant moi... vous... chère enfant!

1. Georges, Blanche.

BLANCHE.

Oui... à genoux devant vous que j'avais méconnu... à genoux devant tout ce que j'avais dédaigné... à genoux devant Dieu, surtout... qui m'a éclairée par la souffrance et qui m'a amenée à temps pour vous sauver.

GEORGES.

A temps!... quoi! vous saviez?... mais comment? qui donc a pu vous dire?

LE MARQUIS, qui s'est approché lentement avec Louise.

Bonjour, mon frère[1].

GEORGES.

Vous, monsieur!... Louise!

LE MARQUIS.

Voilà la coupable. (Il descend à gauche.)

GEORGES, embrassant Louise avec effusion.

Toi! toi!... ah! je comprends!... ma pauvre enfant... comme tu as dû souffrir!... comment ai-je pu?... Ah! j'étais fou!... pardonne-moi!...

LOUISE.

Je n'y pense plus, va... je suis heureuse maintenant... Voulez-vous me permettre, mademoiselle, d'achever mon ouvrage?... (Elle met la main de Blanche dans celle de Georges et dit à son frère avec une grâce émue:) Et ne la laisse plus partir, car il n'est pas très-facile de la ramener, je t'assure!

BLANCHE, avec tendresse.

Ma sœur!

LE MARQUIS.

Allons, je vois qu'il y a du bonheur ici pour tout le monde... excepté pour moi... et je pourrais bien à mon tour entrer dans un couvent un de ces matins.

LOUISE.

Vous, dans un couvent, monsieur le marquis?...

1. Georges, le marquis, Louise, Blanche.

8

LE MARQUIS.

Dans un couvent d'hommes, mademoiselle, bien entendu.

LOUISE.

Mais pourquoi?

LE MARQUIS.

Ne puis-je, mademoiselle, avoir un cœur comme un autre, et dans ce cœur quelque chagrin... qui sait?... un amour malheureux, peut-être!

LOUISE.

Malheureux! en êtes-vous sûr?

LE MARQUIS, franchement heureux.

Mademoiselle, si vous me disiez le contraire... (On entend un grand bruit de foule en dehors, puis l'air de la ronde du quatrième tableau, chanté en chœur.)

GEORGES, à Blanche.

Oh! ce sont vos amis qui déjà fêtent votre retour?

BLANCHE.

Mes amis qui seront les vôtres, maintenant. (L'atelier est envahi par une foule de paysans et de paysannes en costume breton, puis par les ouvriers de l'usine.)

SCÈNE IV.

Les Précédents, JEANNICK dans la foule, MADELEINE, TINA, ANNE, GENEVIÈVE, Paysans et Paysannes, puis LA COMTESSE, LE COMTE, et les Ouvriers de l'usine, conduits par PIGOIS.

(Le jour s'est levé peu à peu. Le soleil fait étinceler le vitrage de l'atelier.)

MADELEINE, accourant avec Jeannick.

Ah! mademoiselle, je puis vous le dire aujourd'hui de meilleur cœur que l'autre fois... Joie et bonheur sur vous et sur votre maison!

LE COMTE, perçant la foule.

Par ici, ma mère, la voici!...

LA COMTESSE, suivie du vicomte, à Blanche.

Ma cousine, je suis sincèrement ravie de vous revoir parmi nous. — J'aurais néanmoins bien des choses à objecter... Mais je m'incline devant les desseins de la Providence, même quand je n'ai pas l'avantage de les comprendre... Où est-il? (Blanche lui montre Georges.) Allons, il n'est point vilain cavalier, c'est quelque chose.

GEORGES, à Pigois qui se tient à l'écart.

Allons! approche donc!... (Pigois est à la tête des ouvriers de l'usine qui inondent l'atelier. Presque tous portent des fleurs et des feuillages cueillis à la hâte. Une partie va se grouper sur les échelles, les échafaudages, les charpentes, comme des matelots suspendus dans les agrès d'un navire.)

PIGOIS, tenant un bouquet et s'approchant de Blanche avec un embarras ému.

Mademoiselle Blanche, c'est moi, Pigois, le plus ancien contremaître de l'usine, qui viens, au nom de tous mes camarades, vous dire que vous êtes la bienvenue au milieu de nous, mademoiselle... car nous savons aimer ce qui est beau... honnête et bon comme vous... Et puisque les danses et les chansons vous plaisent, eh bien! on chantera et on dansera... Et puisque vous aimez les fleurs, mademoiselle, en voilà! (Il lui offre son bouquet.)

BLANCHE, prenant le bouquet et d'une voix très-émue.

Mon ami, je suis bien touchée... Prenez ma main. (Elle lui tend sa main.)

PIGOIS, n'osant la prendre et regardant Georges pendant que tous les ouvriers observent cette scène avec une ardente curiosité.

GEORGES.

Prends-la donc, puisqu'elle te l'offre!

PIGOIS.

Sa main... à moi!... (Il saisit la main de Blanche et crie avec émotion.) Vive mademoiselle Blanche! (Tous les ouvriers répètent le vivat avec entraînement, et jettent des fleurs aux pieds de la jeune fille.)

GEORGES, avec âme.

Oui, mes amis... remerciez-la bien... Saluez avec fierté, avec amour, celle qui vous donne sa main pour effacer entre le passé et le présent toute haine, toute rancune, toute distance... pour mêler ses vertus aux vôtres... sa noblesse à la vôtre... et ne plus laisser qu'une famille sur le sol béni de la patrie! (Les ouvriers et les paysans poussent des vivat.)

LA COMTESSE, effarée, au milieu de ce tumulte.

La fin du monde! (Les ouvriers laissent tomber une pluie de fleurs et de feuillages aux pieds de Blanche. Le chœur des paysans se mêle aux cris des ouvriers. Au loin, les cloches sonnent un carillon de fête.

FIN

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.



